

Avant-propos

Le faubourg Saint-Laurent, – l'un des plus vieux faubourgs de Montréal –, possède une incontestable richesse historique et patrimoniale qui a façonné le paysage identitaire de ce quartier du centre-ville est. Or, ce riche passé est peu connu des gens qui l'habitent et plutôt ignoré des travailleurs et des visiteurs qui le fréquentent, ainsi que des institutions et des organisations implantées dans le milieu. Pourtant cet héritage devrait être une source de fierté pour la population. Le faire connaître au public pourrait bien contribuer à développer ce sentiment d'appartenance qui nous manque. Et se donner des références historiques communes en rapport avec les diverses approches à privilégier pour notre avenir serait très utile à la collectivité, aux promoteurs, aux institutions qui viennent s'y installer ou qui y étendent leur zone d'implantation.

Dans cet esprit, au printemps 2007, la Table de concertation du faubourg Saint-Laurent (TCFSL) a conçu l'idée de produire une brochure sur l'histoire du quartier et a soumis son projet au Service aux collectivités (SAC) de l'UQAM. Son président, Rosario Demers, a rencontré Carmen Fontaine, agente de développement au SAC, afin d'examiner des collaborations possibles avec l'Université. Joanne Burgess, professeure au Département d'histoire de l'UQAM, a tôt fait de se joindre à l'équipe naissante. Un comité d'encadrement du projet a été mis sur pied et grâce à une subvention de recherche du SAC, le travail a pu commencer en mai 2007.

La brochure est le fruit de cette riche collaboration entre la TCFSL, le SAC et le Département d'histoire de l'UQAM. Le personnel de recherche ayant participé au projet est de jeunes historiens associés au Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal (UQAM). Quant à la plupart des citations, elles proviennent d'entretiens que M. Demers a faits auprès de résidents natifs du quartier ou qui l'habitent depuis quelques décennies; certaines photos ont été gracieusement prêtées par des résidents. L'ouvrage appartient donc un peu aux gens du quartier. Nous les remercions pour leur participation active au projet.

Cette brochure comprend une partie principale relatant l'histoire du début de la colonisation à aujourd'hui et une seconde partie, plus courte, évoquant quelques thèmes relatifs à l'ancrage identitaire du quartier : l'immigration, la culture, la vie nocturne, les œuvres sociales, la santé, l'éducation, le cadre de vie.

Espérons que, comme nous, la lecture de cette brochure vous permettra de découvrir ou redécouvrir les multiples facettes de ce lieu patrimonial chargé d'histoire et de promesses pour l'avenir.

Le comité d'encadrement



J'AI SOUVENIR ENCORE

J'ai souvenir encore
D'une rue, d'un quartier
Qui me vit souffrir
Grandir par les années
C'est dans un vieux taudis
Que dix ans de ma vie
J'apprenais à mentir
Pourquoi vieillir ?

J'ai souvenir encore
D'une vieille maison
Que l'on se partageait
Chacun à sa façon
Un logement bien chauffé
On a si bien gelé
Les rats dans l'escalier
Prenaient leur déjeuner

J'ai souvenir encore
De quatre jeunes garçons
Qui avaient grand plaisir
À jouer les fanfarons
Les garçons de mon âge
Avaient comme voisinage
Robineux du Viger
Putains d' la Saint-Laurent

J'ai peu de souvenir
D'une vieille maison
Que l'on dut démolir
Rongée par les saisons
Adieu rue Sanguinet
Adieu mon coin Vitré
Mais ce soir je te laisse
Un peu de mes pensées

UN FAUBOURG ET SES QUARTIERS

Cet ouvrage raconte l'histoire du faubourg Saint-Laurent de Montréal qui s'étend sur une période de plus de trois siècles et demi. Avant d'entreprendre cette longue traversée du passé, il faut s'arrêter un moment pour bien circonscrire la réalité territoriale au cœur de ce récit.

Le faubourg

Le terme « faubourg » est une expression ancienne. Il est utilisé à Montréal dès le 18^e siècle pour désigner les noyaux d'habitat qui naissent à l'extérieur des fortifications qui ceignent la ville.

Le faubourg est alors un terme purement descriptif. Il n'a aucune existence administrative ou politique. Ses limites sont attribuées par usage populaire. Le territoire de chaque faubourg de Montréal correspond donc à un espace vécu, à une réalité sociale. Au 18^e siècle, l'usage fixe les limites du faubourg Saint-Laurent au vaste quadrilatère situé au nord des fortifications et qui est divisé en deux parts quasi égales par le chemin de Saint-Laurent, un chemin du Roy en direction de la côte de Saint-Laurent et le nord de l'île. Les limites de ce territoire correspondent, aujourd'hui, au tracé des rues Saint-Alexandre, à l'ouest, et Saint-André, à l'est. Au nord, ses limites évoluent au gré des lotissements et du peuplement. Comme le développement du territoire est discontinu, les sources anciennes attribuent aussi des appellations distinctes à certaines zones où l'habitat est groupé. On parlera donc aussi du faubourg Saint-Louis pour désigner un petit noyau au nord-est des fortifications, à l'intérieur du quadrilatère aujourd'hui formé par les rues Saint-Antoine, du Champ-de-Mars, Gosford et Berri. Plus tard, un noyau encore plus modeste à la hauteur de l'actuelle rue Sherbrooke, à l'est du chemin de Saint-Laurent, sera connu sous le nom de faubourg Saint-Pierre.

Après la conquête, l'identification et la délimitation des faubourgs se précisent. Vers 1800, Montréal compte sept faubourgs situés à l'extérieur de l'enceinte fortifiée. On distingue alors plus explicitement les territoires respectifs des faubourgs Saint-Laurent et Saint-Louis.

Le quartier : division administrative et politique

La création de la corporation de la cité de Montréal en 1831 signifie les débuts d'un nouveau mode de gestion de la ville. Désormais, on divise le territoire en quartiers et l'administration municipale est aux mains de conseillers élus par la population de chaque quartier. Entre 1831 et 1845, les noms et les limites des

ST. LAWRENCE WARD.										
1882 <i>St. Lawrence</i> STREET. <i>Personal Taxes</i>										
Municipal Division	Street Number	Occupant	Statute Labour	Vocation	Rent	Business Duty		Specific Rate	Total	Acct. No.
						Rent	7 1/2 per cent.			
5		<i>Amounts Brought forward.</i>					<i>147225</i>	<i>101325</i>	<i>248550</i>	
	<i>311</i>	<i>Jean Bte Perrault</i>		<i>Coarter</i>	<i>120</i>					
	<i>316</i>	<i>Philias Reed</i>	<i>X</i>	<i>Plasterer</i>	<i>80</i>					
	<i>320</i>	<i>Godfroi Chapleau</i>		<i>Sapemaker</i>	<i>500</i>	<i>300</i>	<i>2250</i>		<i>2250</i>	<i>607</i>
	<i>322</i>	<i>Yacoub</i>			<i>120</i>					

Centre communautaire du Faubourg Saint-Laurent. Dorénavant, l'expression est associée plus explicitement au territoire du centre-ville est, dont les limites épousent celles de l'ancien faubourg du 18^e siècle.

Le quartier au quotidien

Aux 19^e et 20^e siècles, les quartiers municipaux de Saint-Laurent et de Saint-Louis forment de vastes territoires densément peuplés. À l'intérieur de leurs limites, on retrouve des paysages urbains fortement différenciés et des réalités sociales très variées. Si certains résidents se réclament de l'un ou l'autre quartier, il est plus fréquent de s'identifier à un espace plus intime. Pour les catholiques, la paroisse est un lieu d'appartenance très fort. On s'affiche comme paroissien de Saint-Jacques ou de Notre-Dame. Pour les Irlandais de la ville, la paroisse de Saint-Patrick est depuis 1847 un véritable pôle identitaire.

D'autres découpages territoriaux s'imposent aussi au 20^e siècle en raison de l'expérience vécue et de l'imaginaire des Montréalais. Une nouvelle géographie urbaine reconnaît ainsi le caractère distinct de « La Main », du « Red Light », du « Quartier chinois » et du « Quartier latin ». L'étiquette de « La Main », donnée au boulevard Saint-Laurent, remonte à ses origines comme artère principale du faubourg – *Saint Lawrence Main Street* – mais évoque plus tard sa vie nocturne animée et son caractère cosmopolite. Quant au « Red Light », il s'agit d'une abréviation de l'expression américaine *red-light district* utilisée pour décrire un quartier associé à la prostitution et aux maisons closes, souvent identifiées par leurs lanternes ou leurs lumières rouges. À Montréal, on attribue ce qualificatif à un secteur aux pourtours fluides qui se déploie au nord-est de l'angle des boulevards René-Lévesque et Saint-Laurent; les rues Charlotte, Saint-Dominique, De Bullion et Hôtel-de-Ville en forment le cœur dès les années 1920. Au sud-ouest, dans l'axe de la rue De La Gauchetière, à partir des années 1890 les immigrants d'origine chinoise se regroupent. Bientôt, un véritable « Quartier chinois » se déploie avec ses commerces et ses restaurants; les lieux de culte et les institutions de la communauté s'y installent également. À l'extrémité est du territoire, une autre zone, située dans l'axe de la rue Saint-

nouveaux quartiers connaissent beaucoup de fluctuations. Après cette date, la situation se stabilise et demeure quasi inchangée jusqu'à la fin du siècle. Les anciens faubourgs Saint-Laurent et Saint-Louis deviennent des quartiers qui conservent leurs toponymes. Ils sont séparés par la rue Saint-Laurent. Ensemble, leur territoire s'étend vers l'ouest jusqu'à la rue Saint-Alexandre; vers l'est, il se termine à la rue Saint-Denis (le secteur compris entre les rues Saint-Denis et Saint-Hubert est intégré au quartier Saint-Jacques) tandis qu'au nord, il se rend jusqu'aux limites de la ville (aux alentours de l'actuelle rue Napoléon).

4 Au 20^e siècle, l'expansion de la ville de Montréal par une série d'annexions entraîne une reconfiguration des anciens quartiers. C'est ainsi qu'en 1921 le quartier Saint-Louis est subdivisé : la portion située au sud de Sherbrooke est baptisée quartier Crémazie. Au même moment, les limites du quartier Saint-Laurent connaissent aussi de légers ajustements. Cette situation prévaut jusqu'aux années 1980. Vers la fin de cette décennie, une nouvelle entité administrative fait son apparition : l'arrondissement. Regroupant un ensemble de quartiers et doté d'abord de pouvoirs consultatifs, l'arrondissement acquiert un poids administratif et politique plus important à la suite des fusions qui intègrent l'ensemble des municipalités de l'île de Montréal à la nouvelle Ville de Montréal. Les anciens quartiers Saint-Laurent et Crémazie se retrouvent, pour l'essentiel, au sein du vaste arrondissement de Ville-Marie qui, depuis 2000, englobe l'ensemble du territoire du centre-ville montréalais, du Vieux-Montréal au mont Royal, de Westmount jusqu'aux limites de l'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve.

La renaissance du faubourg Saint-Laurent

L'histoire récente du toponyme *faubourg Saint-Laurent* date du début des années 1980, mais sa signification se précise et son utilisation se généralise vers 1994-1995. Ces années voient naître la Corporation de développement urbain du Faubourg Saint-Laurent, la Table de concertation du faubourg Saint-Laurent et le

5



Les étudiants affichent leur appartenance au Quartier latin. Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

AU COMMENCEMENT...

Denis, est baptisée le « Quartier latin » au début du 20^e siècle, en raison de l'implantation de l'Université de Montréal. Cette appellation est d'origine parisienne et y était utilisée pour décrire le quartier autour de la Sorbonne où, pendant des siècles, le latin avait été la langue des études universitaires.

Un quartier thématique

Les projets d'urbanisme cherchent aussi à façonner l'espace et l'imaginaire. Au tournant du 21^e siècle, plusieurs projets voient le jour, chacun proposant la création d'un nouveau quartier thématique dans cette partie du centre-ville montréalais. Dans chaque cas, l'objectif est de reconnaître et de renforcer certains pôles en associant des activités à des territoires spécifiques. Le Quartier international de Montréal se développe entre 1997 et 2004, dans un quadrilatère au nord-ouest du Vieux-Montréal, misant sur la vocation internationale de la métropole. Le projet du Quartier des spectacles, lancé en 2002, souligne la forte concentration de salles de spectacles et d'événements festifs dans la partie nord du territoire. Le projet du Quartier de la santé, encore à l'état d'avant-projet à l'été 2009, vise l'implantation du Centre hospitalier de l'Université de Montréal et d'un pôle commercial des sciences de la santé dans le sud-est du faubourg.

Un espace aux identités plurielles

Depuis plus d'un siècle, les découpages administratifs de cet espace se succèdent et de nouvelles appartenances locales se forment et se transforment. Aujourd'hui, le faubourg Saint-Laurent est un territoire au cœur de la métropole, façonné par l'histoire et par l'imaginaire des Montréalais. C'est un espace qui porte les traces des combats et des rêves de ses habitants. C'est un lieu au riche passé et aux identités plurielles.

Parade au Quartier chinois pour le jour de la Victoire.
Conrad Poirier, 2 septembre 1945. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Conrad Poirier, P48, S1, P12333.



Le milieu naturel

Le faubourg Saint-Laurent occupe une superficie de forme rectangulaire de près de 1,5 km², au pied du versant sud-est du mont Royal. Ce territoire possède une topographie marquée par trois éléments. D'abord, dans sa partie sud, il y a une terrasse basse, plus ample à l'est qu'à l'ouest, et dont l'altitude passe graduellement de 20 à 30 mètres. Cette pente légère devient ensuite plus prononcée, surtout à l'est du boulevard Saint-Laurent où la côte est nettement plus abrupte. Une fois cet escarpement franchi, à une hauteur de 40 à 45 mètres, la terrasse de la rue Sherbrooke est atteinte. Cette deuxième terrasse marque la limite nord du faubourg.

Autrefois, ce territoire était traversé par deux importants ruisseaux. Le premier, connu sous le nom de rivière Saint-Martin, coulait au sud du faubourg. Il avait sa source à la côte de la Visitation et serpentait ensuite vers le sud-ouest jusqu'à la hauteur de l'actuelle rue Papineau. De là, il poursuivait son cours vers l'ouest, parallèle au fleuve, en longeant le coteau Saint-Louis, butte sur laquelle est construit le Vieux-Montréal, pour enfin se jeter dans la rivière Saint-Pierre à proximité de la rue McGill. Son débit était très lent et dans certains secteurs le ruisseau alimentait des marécages. C'était particulièrement le cas dans le secteur qui correspond aujourd'hui à l'emplacement du square Viger. Le ruisseau survit, canalisé et enfoui sous la rue Saint-Antoine. Un deuxième ruisseau, au débit lent et au parcours sinueux, irriguait aussi le faubourg. Celui-ci, qui n'a jamais reçu un toponyme officiel, prenait sa source sur le versant sud du mont Royal. Après avoir erré sur la terrasse Sherbrooke, suivant une trajectoire de l'ouest vers l'est (et donc avec un cours opposé à celui de la rivière Saint-Martin), il se précipitait vers le sud en suivant l'axe du boulevard Saint-Laurent. Son parcours irrégulier traçait ensuite un grand arc vers l'ouest avant de rejoindre à nouveau le boulevard Saint-Laurent et de se jeter dans la rivière Saint-Martin.

Le territoire situé entre la rivière Saint-Martin et le pied de la terrasse de la rue Sherbrooke possède des terres fertiles. Il y a des millénaires, elles étaient submergées par la mer de Champlain dont les vagues venaient se briser sur le littoral de la petite île formée par les sommets du mont Royal. Lorsque les eaux

Les escaliers de la rue Saint-Christophe, témoins de la pente abrupte au pied de la terrasse Sherbrooke.
Peggy Faye, photographe, 2008.

La forêt urbaine du faubourg avec ses arbres en bordure de la chaussée, dans les cours, les ruelles et les parcs. L'Édifice Greenshield de l'ancien Montreal General Hospital, rue De La Gauchetière, Peggy Faye, photographe, 2008. Les Habitations Jeanne-Mance, Peggy Faye, photographe, 2008.



Fragments de poterie amérindienne retrouvés dans le quadrilatère René Lévesque / Anderson / De La Gauchetière / De Bleury en 2007. Ethnoscop inc.

de la mer se sont éventuellement retirées, de riches dépôts ont été laissés sur l'ancienne plage sous-marine.

Les premiers explorateurs, missionnaires et colons perçoivent un lieu doté d'un riche couvert forestier. L'île de Montréal est caractérisée par des érablières à caryer, où dominent les arbres à feuilles caduques. Les coteaux autour du mont Royal étaient riches en chênes, ormes, merisiers et noyers. On y trouvait aussi des érables, peupliers, bouleaux, frênes, mélèzes, sapins, épinettes et cèdres. Au pied du faubourg, sur les berges de la rivière Saint-Martin, les boisés cédaient la place à la folle avoine, aux prêles et aux joncs des prés naturels.

La présence amérindienne

8

L'histoire de la présence amérindienne sur l'île de Montréal remonte fort loin dans le temps. Les vestiges archéologiques les plus anciens datent de la période dite archaïque (environ de 4 000 à 5 000 ans avant aujourd'hui). Ils marquent le début d'une occupation humaine continue de l'île de Montréal jusqu'à l'arrivée des Européens. Ces premiers occupants sont des nomades, des chasseurs et des pêcheurs qui établissent leurs campements à proximité des rivières et des cours d'eau.

Sur l'île de Montréal, la période sylvicole (de 3 000 ans avant aujourd'hui à la période de contact) est beaucoup plus riche sur le plan archéologique. Les Amérindiens de l'ère sylvicole se distinguent par l'utilisation de la poterie et par la pratique de l'horticulture. À Montréal, les premiers indices de l'utilisation de la poterie datent de la période dite du Sylvicole moyen ancien, soit entre 400 ans av. J.-C. et les premières années du premier millénaire après J.-C. Puis, il y a environ mille ans s'amorce une transformation encore plus significative, soit la pratique de l'horticulture et de la culture du maïs. C'est le passage vers la sédentarisation. Ces transformations économiques sont accompagnées par un accroissement démographique important et par des mutations socioculturelles, dont le développement de villages entourés de palissades. Ainsi, progressivement, ces populations amérindiennes se transforment et deviennent un des groupes constitutifs des Iroquoiens du Saint-Laurent.

À partir de 1300, Montréal est occupé par des Iroquoiens du Saint-Laurent. Ils y défrichent des champs et cultivent le maïs, le tabac, le tournesol, la

courge et les haricots. Ils aménagent des villages à l'intérieur de l'île, sur les terrasses aux abords de la montagne; le plus célèbre est sans doute Hochelaga, visité par Jacques Cartier en 1535. Ils occupent aussi d'autres lieux où ils établissent des campements plus ou moins importants pour exploiter les ressources de l'île, notamment dans le Vieux-Montréal à la place Royale et au site dit Lemoyne-Leber.

Dans le faubourg Saint-Laurent, les fouilles archéologiques ont livré peu d'éléments, sans doute à cause de la transformation profonde des lieux depuis l'occupation européenne. Les constructions, démolitions, terrassements et aménagements d'infrastructures urbaines, surtout au 20^e siècle, ont perturbé le sol et effacé les vestiges fragiles de l'époque préhistorique. La découverte de quelques artefacts amérindiens en 2006 lors d'une fouille à l'angle des rues Viger et De Bleury, puis encore en 2007, lors d'une seconde fouille un peu plus au nord, apparaît dès lors comme tout à fait remarquable. On y découvre quelques tessons de poterie fabriqués entre 1300 et 1500, soit peu de temps avant l'arrivée de Cartier.

Que signifie cette découverte ? Selon les archéologues, ces tessons de poterie portent la trace d'une technique semblable à celles qu'utilisaient les potières de culture iroquoise. Cette poterie serait donc un indice de la présence, à proximité, d'un campement établi par les Iroquoiens d'Hochelaga. Autrefois, il s'agissait en effet d'un beau site, tout près d'un cours d'eau, la rivière Saint-Martin, et non loin d'une belle terrasse (au sud du boulevard René-Lévesque) propice à l'horticulture.

Jacques Cartier a laissé une riche description d'Hochelaga et des habitants amérindiens de l'île de Montréal qu'il visite pour la première fois en 1535. Toutefois, moins d'un siècle plus tard, Samuel de Champlain trouvera leurs villages et leurs champs abandonnés. Les Iroquoiens d'Hochelaga, tout comme les autres groupes culturels formant les Iroquoiens du Saint-Laurent, ont disparu. Les raisons de cette disparition demeurent mystérieuses. Aujourd'hui, les ethnohistoriens croient que les conflits intertribaux en seraient la principale cause. Les guerres entre les Iroquoiens du Saint-Laurent et d'autres nations amérindiennes, notamment les Iroquois, se seraient intensifiées aux 15^e et 16^e siècles. Dans ce contexte, les Iroquoiens de la région de Montréal puis ceux de la région de Québec auraient quitté leurs villages et se seraient dispersés. On ne les retrouve plus dans la vallée laurentienne après 1600.

9

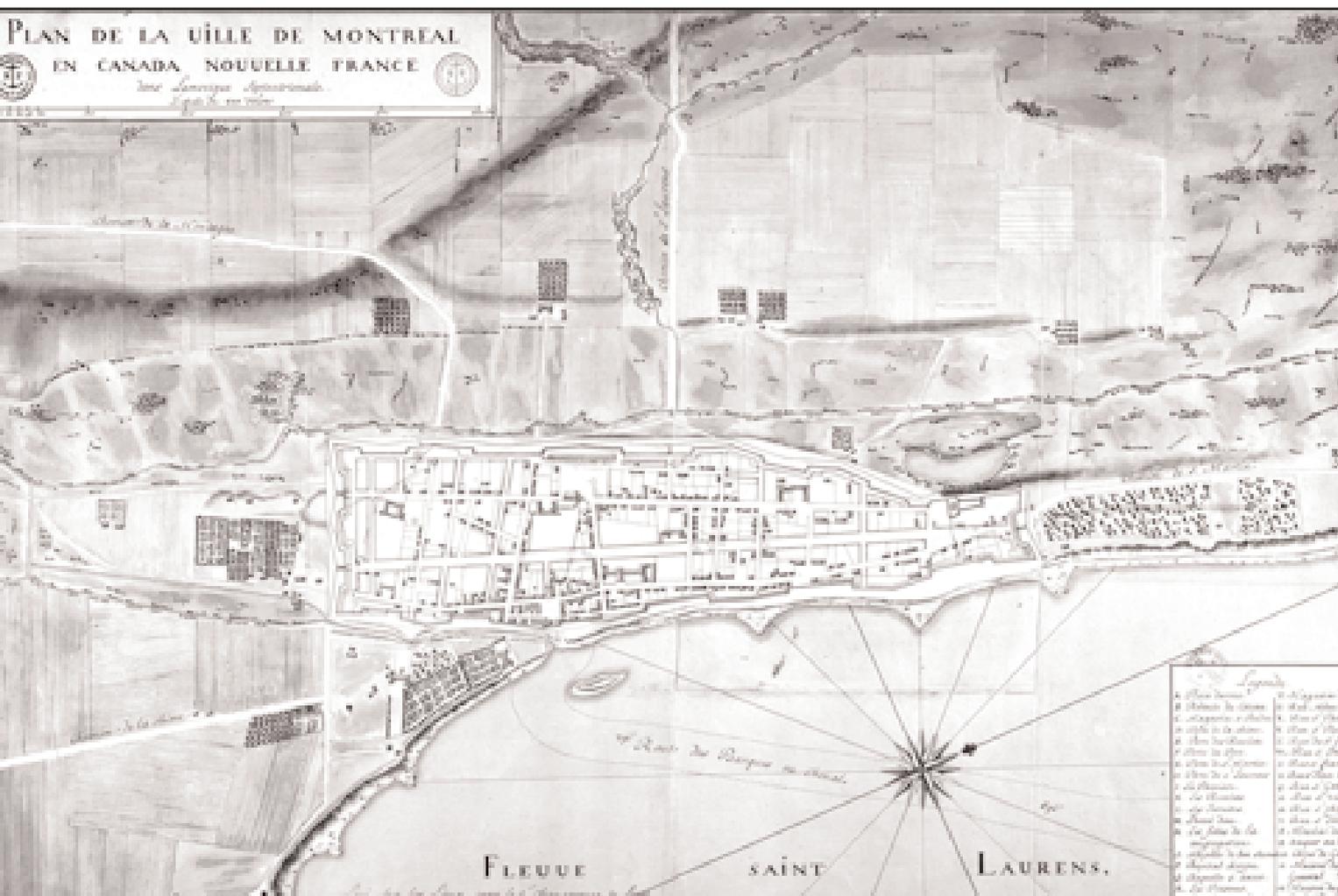
UNE CAMPAGNE AUX PORTES DE VILLE-MARIE, 1642-1730

La naissance de Ville-Marie

Les Européens qui fondent Ville-Marie en 1642 établissent leurs premières habitations à proximité du fleuve Saint-Laurent, à la pointe à Callière, sur le site occupé aujourd'hui par le musée d'archéologie et d'histoire qui porte ce nom. Cet emplacement possède toutefois des inconvénients majeurs et, rapidement, le cœur de Ville-Marie se déplace vers l'est. Un noyau urbain modeste prend forme sur la butte du Vieux-Montréal, le long des artères

En 1717, le chemin de Saint-Laurent traverse les terres agricoles au nord des fortifications.

Plan de Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, Archives nationales d'outre-mer, France, FR CAOM 3DFC473B.



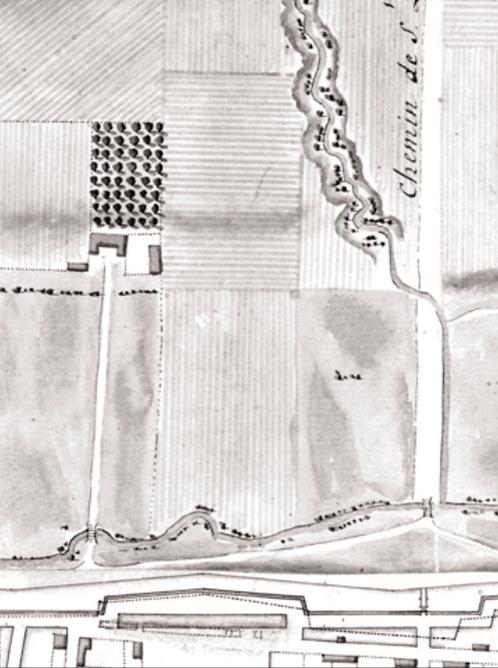
fondatrices que sont Notre-Dame, Saint-Paul, Saint-Jacques, Saint-Pierre, Saint-Gabriel et Saint-Lambert. Des fortifications en pieux sont érigées en 1685, puis leur périmètre est agrandi à quelques reprises. Au 18^e siècle, des remparts en pierre et des ouvrages défensifs plus imposants sont aménagés. Les fortifications offrent une plus grande sécurité à cet avant-poste de l'Empire français d'Amérique. Il s'agit d'une préoccupation pressante à une époque où les conflits entre la France et la Grande-Bretagne sont fréquents et intenses, en Europe et en Amérique.

Les murailles de la ville comptent un nombre restreint d'ouvertures ou de portes. Lorsque le bois est remplacé par la pierre, ces ouvertures acquièrent un caractère plus permanent. Ainsi, à partir des années 1730, on dénombre six portes qui sont des points de contrôle; la nuit, elles sont fermées. Trois ouvertures sont percées du côté du fleuve, et on trouve aussi une porte sur chacune des trois autres façades des fortifications. À l'est, la porte Québec donne accès au chemin du Roy traversant les côtes Sainte-Marie et Saint-Martin en direction du bout de l'île puis vers Québec. À l'ouest, la porte des Récollets, nommée ainsi à cause de l'église et du couvent des Récollets qui se trouvent à proximité, permet d'accéder aux campagnes situées entre la ville et Lachine et de communiquer également avec le chemin qui conduit à la montagne et, plus au nord, à la côte des Neiges. La troisième porte donne accès aux terres situées au nord de la ville. C'est la porte Saint-Laurent, percée pour donner accès au chemin du Roy qui mène aux côtes de Saint-Laurent et de Saint-Michel, dans la partie nord de l'île de Montréal.

La campagne au-delà des portes de la ville

C'est en 1717 que les Sulpiciens, seigneurs de l'île de Montréal, décident de faire tracer le chemin de Saint-Laurent. Il s'agit, par conséquent, d'une des artères les plus anciennes de Montréal. Le chemin mesure alors 17 mètres de largeur, ce qui le distingue nettement des rues étroites de la cité et des sentiers qui servent aux déplacements des habitants aux alentours de la ville.

Sur toute sa longueur, ce nouveau chemin traverse un espace rural. En effet, les remparts constituent pendant un siècle, de la fondation de Ville-Marie jusqu'en 1735, une frontière réelle entre la ville et la campagne. Celui qui franchit les portes de la ville en route vers le nord se trouve immédiatement dans un paysage de champs de blé où sont dispersées quelques maisons de ferme avec leurs dépendances, leurs potagers et leurs vergers.



La propriété Près-de-ville avec son verger, ses champs et ses dépendances.
Plan de Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry [détail]. Archives nationales d'outre-mer, France, FR CAOM 3DFC473B.

Ville-Marie se trouve alors encerclée par des concessions agricoles. Sur le flanc nord de la ville, on compte une vingtaine de terres qui épousent la forme de longues bandes étroites. Un document préparé vers 1730 nous fournit un portrait de la situation quelques années avant la naissance du faubourg. À cette époque, on constate que le chemin de Saint-Laurent constitue une ligne de démarcation entre deux formes légèrement différentes de paysages ruraux. À l'ouest, les terres sont disposées en deux rangées : la première est composée de sept terres qui mesurent chacune deux arpents de front par 15 arpents de profondeur. Au bout de ces terres, une deuxième rangée compte six terres, chacune mesurant de un à trois arpents de front et de 15 à 45 arpents de profondeur. Les terres de cette

12 deuxième rangée se prolongent donc au-delà du rebord de la terrasse Sherbrooke. À l'est du chemin de Saint-Laurent, on dénombre 11 concessions qui sont pour la plupart plus étroites et plus profondes que les terres situées à l'ouest. Deux de ces terres ont été concédées en arrière-fief, ce qui signifie que leurs propriétaires jouissent de certains privilèges seigneuriaux. Il s'agit des fiefs Closse et La Gauchetière, situés immédiatement à l'est du chemin du Roy.

Vers 1730, 18 fermes sont exploitées sur l'ensemble du territoire du futur faubourg Saint-Laurent, certaines par leurs propriétaires, d'autres par des fermiers-locataires. Il est alors fréquent pour de riches résidents de la ville, comme les militaires et les négociants, de détenir des propriétés rurales. C'est probablement ce qui explique le fait qu'à cette époque on ne recense que 10 maisons de ferme sur ce territoire. La plus imposante d'entre elles porte le nom de Près-de-ville; elle aurait été construite par Paul Le Moynes, sieur de Maricourt, avant 1704 et figure sur les premiers plans de Montréal, tracés au 18^e siècle. La maison de pierre est décrite comme un corps de logis à un étage, orné de deux petites ailes faisant face à la ville, avec une couverture à forte pente en ardoises. Elle était entourée de dépendances, jardins et vergers. Ce bel ensemble est situé non loin des fortifications de la ville, à l'intérieur d'un quadrilatère borné aujourd'hui par les rues Côté, Chenneville, Viger et De La Gauchetière. Ces toponymes rappellent certains propriétaires du domaine : Catherine Baby-Chenneville (1747-1784) et Gabriel Cotté (1742-1795). Ailleurs dans le faubourg, la rue Sanguinet commémore un autre propriétaire de Près-de-ville, Christophe Sanguinet (1734-1809).

LE FAUBOURG D'UNE VILLE FORTIFIÉE, 1730-1810

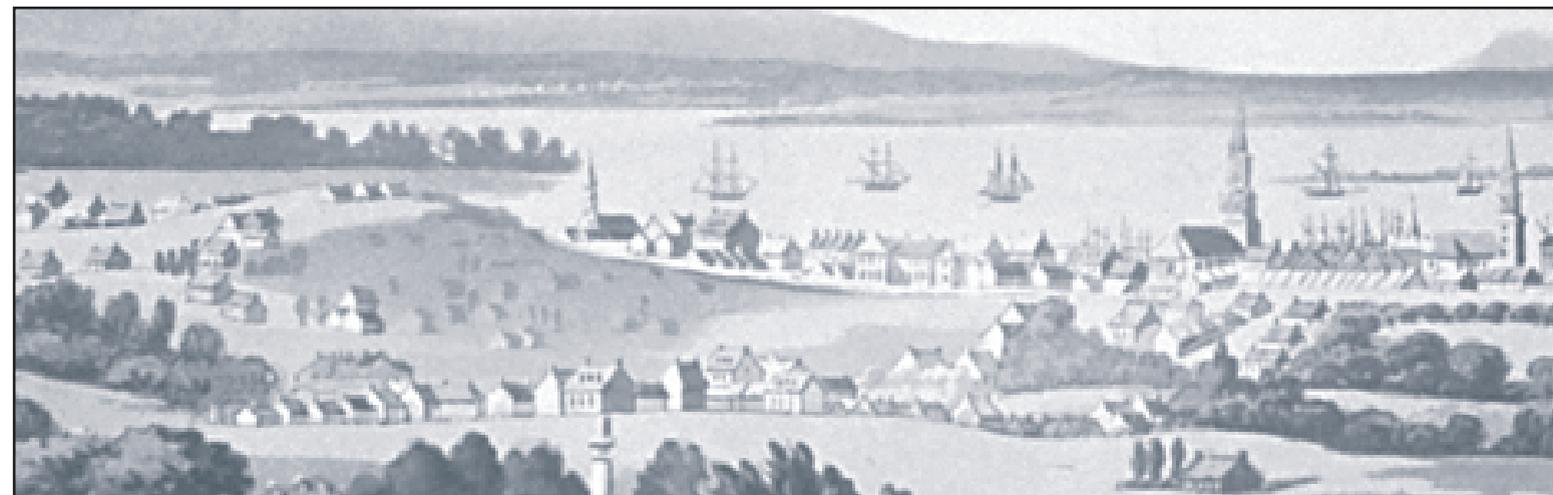
La naissance des faubourgs

Les premiers faubourgs de Ville-Marie apparaissent au début du 18^e siècle. Leur naissance est le résultat de plusieurs influences convergentes. Une forte augmentation de la population entre 1710 et 1730 accroît la densité de l'habitat ainsi que le risque d'incendie dans la ville. Il en résulte une réglementation plus stricte qui impose la pierre comme matériau de construction, en remplacement du bois, et fait grimper la valeur des propriétés et le prix des loyers. Les gens de condition modeste n'ont d'autre choix que de chercher à s'établir, à meilleur marché, hors les murs. Les activités qui requièrent des superficies importantes vont aussi rechercher des sites aux abords des fortifications.

L'émergence des faubourgs est aussi le fruit des initiatives de promoteurs fonciers qui acquièrent des propriétés rurales pour les subdiviser et les lotir. Certains exploitants agricoles cherchent aussi à profiter de la proximité de la ville et vendent des emplacements qui occupent des positions avantageuses. Le processus de développement des faubourgs est toutefois lent et le véritable envol ne se produit qu'après 1760. Ainsi, on évalue la population de l'ensemble des faubourgs à seulement 150 personnes en 1731, mais à 2 670 en 1781, puis à 7 440 en 1813. Pendant la même période, la population de la ville fortifiée connaît une croissance beaucoup plus modeste, passant de 3 000 à 4 500 résidents.

13

Le chemin de Saint-Laurent, principale artère du faubourg, s'élance vers le nord.
Estampe d'Edward Walsh, 1811 [détail]. Musée McCord d'histoire canadienne, M979.186.14.





En 1801, avec ses vergers et ses grands domaines, le faubourg conserve un aspect champêtre.
Plan de Louis Charland [détail]. Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

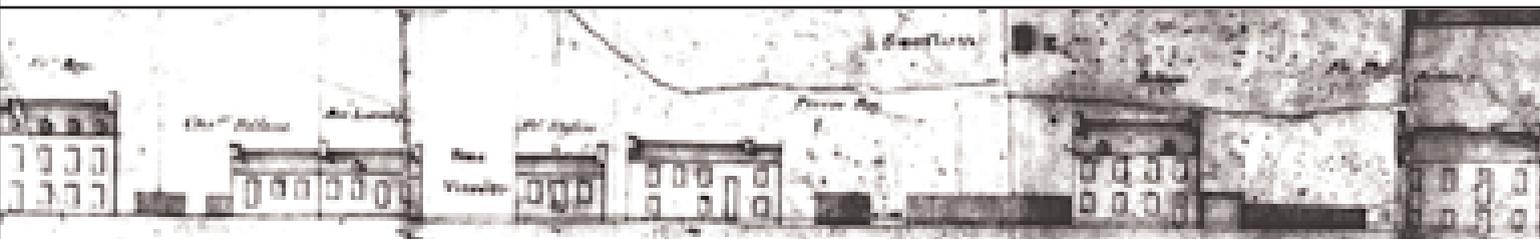
Saint-Laurent, le plus important faubourg de Montréal

Le faubourg Saint-Laurent s'impose rapidement comme le plus important des faubourgs montréalais et, au début du 19^e siècle, sa population dépasse celle des autres faubourgs réunis. Ses attraits sont indéniables. Traversé par le plus important axe de communication entre la ville, sa banlieue et les côtes situées au cœur de l'île de Montréal, le faubourg offre aussi à ses habitants un accès privilégié au cœur de la ville fortifiée.

Une étude minutieuse de l'historien Alan Stewart a reconstitué les grandes étapes de la mise en place du faubourg Saint-Laurent. Le peuplement et l'urbanisation du territoire se développent autour de trois pôles distincts : au centre, le long du chemin de Saint-Laurent; à l'est, dans un secteur coïncé entre la rivière Saint-Martin et les fortifications; à l'ouest, dans l'axe de l'actuelle rue De Bleury. Ces trois secteurs se trouvent tous à proximité des portes de la cité. À partir de noyaux modestes, ces zones urbanisées s'étendent lentement vers le nord puis se densifient avec l'ouverture de segments de rues perpendiculaires et parallèles aux premiers axes de circulation. Mais le développement demeure discontinu tout au long du 18^e siècle. Le faubourg se développe sans plan d'ensemble, les lotissements et les ouvertures de rues se font au gré des projets des promoteurs. Les lots urbains, aux dimensions plus restreintes, cohabitent avec des emplacements de plus grande superficie réservés aux vergers, aux jardins et à la villégiature. De plus, certaines propriétés échappent au morcellement et accueillent toujours des fermes ou de grands domaines au début du 19^e siècle. C'est le cas notamment dans le secteur situé aujourd'hui entre les rues Saint-Denis et Saint-André.

Selon Alan Stewart, 26 individus agissent comme promoteurs immobiliers pendant cette période. Ils fractionnent les grandes propriétés, font tracer les premières rues et transforment la campagne autour de la ville fortifiée. Parmi ces promoteurs se trouvent des membres de familles issues de la noblesse canadienne et de la classe militaire (telles les d'Ailleboust, les Bizard et les De Bleury), des marchands-équippers de la

Les maisons du faubourg en 1801.
Plan de la rue Saint-Laurent, Louis Charland, 1801 [détail]. Archives de la Ville de Montréal.



UN QUARTIER URBAIN, 1810-1870

traite des fourrures (tels Pierre Foretier (1738-1815), Gabriel Cotté (1742-1795), Christophe Sanguinet (1734-1809) et Toussaint Pothier (1771-1845)), ainsi que des artisans prospères (les Plessis Belair et Robereau Duplessis). Ces propriétaires fonciers ont non seulement orienté l'aménagement du faubourg Saint-Laurent, mais ils ont aussi laissé leur empreinte sur la toponymie montréalaise. Les rues Sanguinet, De Bleury, Vitré (aujourd'hui intégrée à Viger), De La Gauchetière et Côté en témoignent.

Habiter le faubourg

Au moment de la conquête de la Nouvelle-France, le faubourg Saint-Laurent compte aux alentours de 720 résidants et 120 maisons. Population et résidences vont doubler entre 1760 et 1785, puis doubler de nouveau pendant les 25 années suivantes. En 1813, les habitants du faubourg sont plus de 3 500 et forment presque le tiers de la population montréalaise.

Qui sont-ils ? Pour la plupart, des gens de condition modeste : 60 % de ceux qui y vivent vers 1810 sont des journaliers et des artisans. Parmi les métiers les mieux représentés, ceux de la construction, de l'alimentation, du cuir et du fer. On y recense aussi des petits boutiquiers et des aubergistes, ainsi que plusieurs charretiers. D'abord un milieu social entièrement français et catholique, la composition du faubourg évolue avec la conquête et l'amorce d'une immigration britannique soutenue. En 1810, 15 % des résidants-propriétaires et plus de 20 % de l'ensemble de la population sont d'origine étrangère. Les habitants du faubourg logent dans des constructions modestes, le plus souvent en bois. Si au milieu du 18^e siècle les maisons comptent habituellement un seul étage, avec le temps on voit apparaître des bâtiments plus spacieux, à deux étages, et la pierre devient moins rare.

Malgré l'urbanisation du territoire, les activités horticoles demeurent importantes au début du 19^e siècle partout dans le faubourg et plusieurs résidants s'identifient alors comme jardiniers ou fermiers. Les jardins et les vergers n'ont pas que des fonctions utilitaires et le faubourg compte aussi ses quelques notables – gentilshommes, professionnels et officiers – qui y acquièrent de beaux emplacements à des fins de villégiature. Pendant l'été, ils peuvent alors fuir la chaleur et l'inconfort de la ville fortifiée.

Le faubourg devient quartier urbain

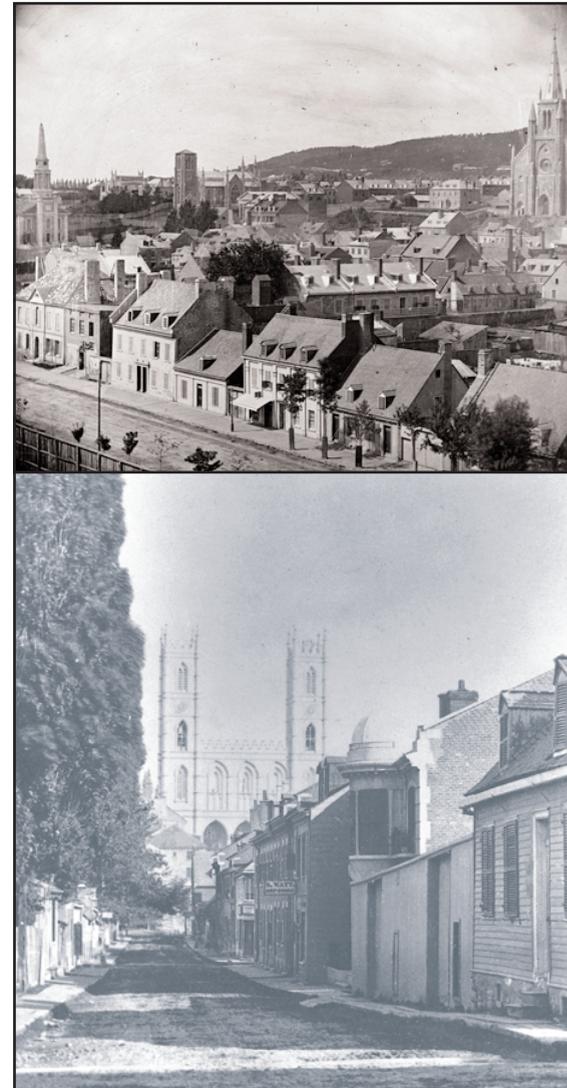
La démolition des fortifications de la ville entre 1801 et 1817 pose un défi de taille. Comment intégrer le cœur de la cité, autrefois entouré de murailles, et les faubourgs qui l'encerclent ? Un vaste *no man's land* sépare alors les deux réalités urbaines. Entre le faubourg Saint-Laurent et la cité, se trouvent un vaste espace autrefois occupé par les remparts, un fossé, la contrescarpe et le glacis, ainsi que la rivière Saint-Martin.

Les commissaires chargés de surveiller les travaux de démolition conçoivent un ambitieux plan d'urbanisme. La superficie dégagée par la démolition des murailles et des ouvrages défensifs extérieurs doit permettre l'aménagement de grandes avenues : des Commissaires, McGill et Craig (Saint-Antoine). L'embellissement de la ville passe aussi par la création de lieux de promenade pour les chics résidants bourgeois du Vieux-Montréal : le Champ-de-Mars est agrandi et planté de peupliers, le square Dalhousie voit le jour. Les marais au pied du faubourg Saint-Louis sont comblés et, pendant les années subséquentes, le square Viger prend forme. La canalisation souterraine de la rivière Saint-Martin vers 1843 facilite la circulation et contribue à l'assainissement de l'environnement urbain.

L'implantation des institutions

Le décloisonnement physique de la ville et de ses faubourgs annonce une déconcentration des institutions urbaines qui auparavant n'étaient implantées qu'à l'intérieur de l'enceinte. Il faut en effet offrir à la population de plus en plus nombreuse des faubourgs une gamme variée de services.

Dans le faubourg Saint-Laurent, le plus important des faubourgs montréalais, ces nouvelles implantations s'amorcent à partir des



De haut en bas :

Le sud-ouest du quartier au début des années 1850. À l'avant-plan, la rue Craig (Saint-Antoine).
Robert Lisle, photographe, vers 1851. Bibliothèque et Archives Canada, C-047354.

Le paysage de la rue Saint-Urbain reflète bien la ville préindustrielle.
William Notman, photographe, 1860. Musée McCord d'histoire canadienne, V1EW-7073.0.

L'ouest du quartier en 1872. Y cohabitent l'industrie, l'habitat et de grandes institutions religieuses.
William Notman, photographe, 1872.
Musée McCord d'histoire canadienne, I-77457.



années 1820. Elles répondent d'abord aux besoins vitaux de la population locale : un marché pour se ravitailler, des lieux de culte, des écoles pour les enfants. En 1829, la municipalité ouvre deux marchés publics, le premier à Près-de-ville et le deuxième sur la rue Saint-Laurent, au nord de l'actuel boulevard René-Lévesque. Un autre marché, destiné à la vente du foin, est établi sur le site du futur square Viger en 1818.

La forte présence anglo-protestante dans le quartier et la grande diversité des confessions contribuent à la multiplication des églises, dont la Scotch Secession Church (1835) et la Holy Trinity Anglican (1865). Les immigrants allemands et juifs ont leurs lieux de culte : St. John's Lutheran Church (1853) et les synagogues Shearith Israel (1838) et Shaar Hashamayim (1859). Le quartier est aussi un cadre privilégié d'action missionnaire auprès des Canadiens français : French Presbyterian Church (1842), French Canadian Church (1864). Chez les catholiques, les Sulpiciens veillent au bien-être des fidèles de la vaste paroisse Notre-Dame jusqu'à son démantèlement en 1867. Néanmoins, deux églises aux vocations particulières marquent la vie du quartier dès cette époque. C'est entre 1823 et 1825 que Mgr Jean-Jacques Lartigue, le premier évêque de Montréal, fait construire sa cathédrale, l'église Saint-Jacques, à l'angle des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine. Le palais épiscopal et une école de théologie, le séminaire Saint-Jacques, y sont adjoints. À l'extrémité ouest du quartier, l'église Saint-Patrick est construite en 1847. Elle offre des services religieux et de l'assistance sociale aux Irlandais catholiques de Montréal.

L'enseignement primaire se développe lentement. À l'initiative de Mgr Lartigue, une première école élémentaire catholique, rattachée à l'église Saint-Jacques, est créée en 1826, suivie peu après par une école pour les jeunes filles. La British and Canadian School (1826) est destinée aux enfants pauvres de toutes confessions, mais attire peu les catholiques. Avec l'arrivée dans le quartier des Frères des écoles chrétiennes en 1840, des écoles élémentaires paroissiales sont établies. Les Frères fondent d'abord l'école Saint-Laurent pour les jeunes garçons francophones puis y intègrent des classes anglaises (formant l'école Saint-Patrick) l'année suivante; une autre école est créée à Saint-Jacques en 1843. L'éducation des filles est l'œuvre des

Sœurs de la Providence, présentes à l'école Saint-Jacques (1847), et de la Congrégation de Notre-Dame à l'Académie Saint-Denis (1861). L'arrivée du collège Sainte-Marie des Jésuites en 1848 dote le quartier d'une première maison d'enseignement supérieur; l'Académie commerciale catholique s'installe en 1854.

« L'église Saint-Jacques a été le siège de la première cathédrale de Montréal... les Sœurs de la Providence vont s'installer, vous devinez tout est lié, mère Gamelin fonde ses œuvres. »

Pierre Gosselin, gérant de la paroisse Saint-Jacques et de la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes.

Alors que certaines institutions répondent aux besoins de la population locale, d'autres sont attirées par la disponibilité de grands emplacements et d'espaces verts. Tel est le cas du Montreal General Hospital qui s'installe sur la rue Dorchester (René-Lévesque) en 1822, sur un site boisé qui offre l'air pur de la campagne et une vue panoramique. Le quartier accueille aussi les communautés religieuses et les œuvres d'assistance dont le nombre est en forte hausse après 1840 : Sœurs de la Providence (1843), Congrégation de Notre-Dame-de-Charité du Bon-Pasteur (1844), Sœurs de Miséricorde (1851), Couvent des Petites Servantes des Pauvres (1857), Hospice Saint-Antoine des Frères de la Charité (1860), Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus (1861), Asile des aveugles Nazareth (1861), Orphelinat catholique (1863).

Une population de plus en plus nombreuse

Entre 1810 et 1870, la population de l'ancien faubourg Saint-Laurent, devenu les quartiers Saint-Laurent et Saint-Louis, ne cesse de croître : 3 570 habitants vers 1810, 7 250 en 1825, 25 565 en 1861. Le poids démographique du secteur dans la ville atteint des sommets en 1825, alors qu'il accueille 33 % des Montréalais. Par la suite, l'expansion des quartiers en bordure du fleuve et du canal de Lachine réduit graduellement son importance.

Cette croissance est nourrie par l'arrivée constante de nouveaux citoyens. Jusqu'en 1850, l'immigration d'outre-mer domine. Le quartier participe à un grand mouvement nord-atlantique qui fait de Montréal une ville majoritairement britannique entre 1830 et 1850. Puis, cette tendance s'estompe et, en même temps, une puissante vague propulse les ruraux canadiens-français vers la ville. Ce mouvement qui dépeuple les campagnes québécoises gagne en importance pendant la deuxième moitié du 19^e siècle.

L'évolution de la population des quartiers Saint-Laurent et Saint-Louis entre 1825 et 1861 illustre ce double mouvement. En 1825, les deux tiers des habitants du secteur sont des Canadiens français. À peine 17 ans plus

Le secteur est du quartier, détruit par l'incendie de juillet 1852.
John Henry Walker, 1852 [détail], Musée McCord d'histoire canadienne, M930.50.7.39.

tard, ils ne forment plus que 45 % de la population, pourcentage qui amorce sa lente remontée par la suite et atteint presque le seuil des 50 % en 1861. La courbe de la population d'origine britannique suit le mouvement inverse. Elle forme moins du tiers des habitants en 1825, dépasse le 50 % en 1852 et amorce ensuite son déclin. Ce double mouvement marque de façon permanente l'espace du quartier : l'ouest anglophone et l'est francophone, avec la rue Saint-Laurent comme ligne de démarcation.

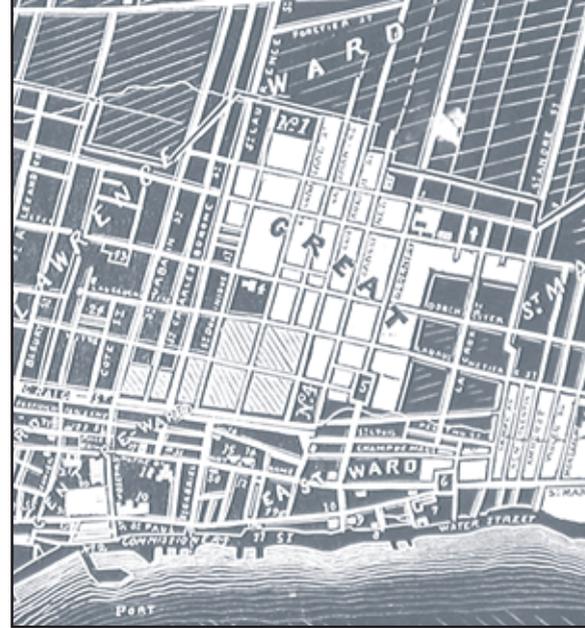
Un quartier populaire

Au milieu du 19^e siècle, le faubourg est un lieu animé où se côtoient habitat, commerces, activités artisanales et industrielles, ainsi que divers types de services. C'est à juste titre que Saint-Laurent est connue comme la grande rue du faubourg. Elle est la principale artère commerciale du secteur pendant tout le 19^e siècle. Des commerces de tout genre y ont pignon sur rue. On retrouve aussi des ateliers et des boutiques partout, car à cette époque l'entreprise familiale domine, la production est à petite échelle et la résidence cohabite généralement avec le lieu de travail.

Le quartier accueille des gens de condition modeste – des journaliers, des engagés, des domestiques, ainsi que des artisans et des travailleurs de la construction. Il héberge aussi des résidents plus fortunés – membres des professions libérales, marchands et industriels. La ségrégation sociale n'est pas très prononcée et les secteurs plus prestigieux, comme le square Viger, sont situés à proximité des îlots plus modestes. Les matériaux de construction et le style des bâtiments reflètent ces inégalités de condition et créent un paysage urbain contrasté. Après l'incendie dévastateur du 8 juillet 1852, une grande partie du quartier doit être reconstruite. Le bois, interdit, est remplacé par la pierre et la brique. Le bâti devient plus dense et de nouvelles formes d'habitat – les maisons en terrasse, les duplex et les triplex – s'imposent.

Un territoire entièrement occupé

Le quartier se développe en faisant disparaître les derniers vestiges du monde rural. La très grande étendue du faubourg et la dispersion de sa population permettent toutefois le maintien de plusieurs traces de la campagne jusqu'aux années 1850, et parfois même au-delà. Ainsi, les vergers et les potagers, ainsi que les



Le jardin Guilbault, un grand parc urbain privé, est un lieu de promenade et de divertissement.
Gravure du Illustrated London News, 16 octobre 1852.
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

pépinières occupent d'importants terrains tout au long de la période. Des activités jugées insalubres et repoussées vers les marges de l'espace habité s'y retrouvent également pendant de nombreuses années. Par exemple, le cimetière protestant est aménagé à proximité de l'actuel boulevard René-Lévesque (site du complexe Guy-Favreau) en 1797 et y demeure jusqu'en 1854; le site deviendra ensuite le square Dufferin. Plus au nord, entre les rues De Bleury et Saint-Urbain, au sud de Sherbrooke, le jardin Guilbault s'installe dans un cadre champêtre. Le visiteur peut y admirer des plantes et des animaux exotiques, assister aux concerts en plein air et s'émerveiller devant les exploits des acrobates et la féerie des feux d'artifice.

Lentement, inexorablement, la marche de peuplement vers le nord se poursuit. Dans ce mouvement, le couloir formé par les rues Saint-Laurent, Saint-Dominique et Saint-Charles-Borromée (Clark) est toujours à l'avant-garde. Le tissu urbain se resserre graduellement et l'occupation devient plus dense. En 1825, l'habitat est toujours très dispersé et l'on peut identifier des noyaux distincts dans l'ancien faubourg Saint-Louis, dans l'axe de la rue De Bleury et sur quelques tronçons des voies est-ouest. Cinquante ans plus tard, sauf pour une longue bande étroite entre les rues Ontario et Sherbrooke et plusieurs grands terrains à l'est de Saint-Denis, le territoire est presque entièrement loti et occupé.

Le faubourg est devenu un quartier urbain.

AU COEUR DU CENTRE-VILLE, UN QUARTIER DE CONTRASTES, 1870-1930

Après avoir été pendant près d'un siècle un faubourg puis un quartier populaire, le territoire situé au nord du Vieux-Montréal change de personnalité.

Quartier bourgeois, Quartier latin

Au nord-est du centre des affaires, dans l'axe des rues Saint-Denis et Saint-Hubert, un quartier bourgeois francophone se structure dans la deuxième moitié du 19^e siècle. L'aménagement des jardins Viger à partir de 1848-1850, rebaptisés square Viger en 1867, confère un prestige exceptionnel à cet endroit bien situé, à quelques pas des bureaux, des magasins, des hôtels et des cafés, des lieux de culte et de rencontre du Vieux-Montréal. Marchands, professionnels et industriels canadiens-français y trouvent un cadre de vie agréable. Le square, avec ses allées bordées d'arbres, ses fontaines, ses serres et son kiosque à musique, est un lieu idéal pour se promener et se donner à voir.

Les rues au nord du square se peuplent d'élégantes résidences en pierre grise. Les maisons contigües, parfois réunies en terrasses, dominant, mais on retrouve également de belles villas, surtout autour du square et le long des artères plus prestigieuses comme Sherbrooke et Dorchester (René-Lévesque).

La paroisse Saint-Jacques est reconnue comme celle de l'élite francophone catholique de Montréal. Une vie paroissiale exceptionnelle s'y déploie, soutenue par la présence sulpicienne. Son dynamisme s'exprime notamment par le nombre et la diversité des confréries de dévotion telles la Sainte-Famille, la Bonne-Mort, les congrégations des hommes (Immaculée-Conception), des Dames de Sainte-Anne et des jeunes gens. Pour accueillir les réunions de ces congrégations, la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, dédiée à l'Immaculée-Conception, œuvre de l'architecte et décorateur Napoléon Bourassa, est construite en 1881.

La présence bourgeoise suscite aussi la mise en place d'un ensemble d'institutions éducatives. Le pensionnat Saint-Louis-de-Gonzague (1880) et le Mont Saint-Louis (1888) s'installent sur la rue Sherbrooke et surplombent le quartier. La succursale montréalaise de l'Université Laval, devenue l'Université de Montréal en 1919, inaugure de nouveaux pavillons à l'angle des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine en 1895. Des institutions vouées à la formation de professionnels des affaires et du génie s'implantent aussi dans le



Au cœur du Quartier latin, l'immeuble de l'Université Laval à Montréal et l'église Saint-Jacques, vers 1910.
Collection Christian Paquin.

quartier : l'École des Hautes études commerciales au square Viger en 1908 et l'École polytechnique devant l'église Saint-Jacques en 1905. Dorénavant, la présence des étudiants – et plus tard des étudiantes – marque la vie du nouveau Quartier latin.

Le prestige du secteur attire aussi d'autres institutions et, avec le temps, le caractère résidentiel des lieux s'estompe. En 1898, en bordure du square Viger, le Canadien Pacifique fait construire la gare-hôtel Viger, dont l'architecture est inspirée des châteaux de la Loire. À proximité, d'anciennes villas sont recyclées pour accueillir des associations et les sièges sociaux d'entreprises francophones : l'Union nationale française (1908), l'Alliance nationale (1910), la Société des Artisans (1912). Plus au nord, sur la rue Saint-Denis entre De La Gauchetière et Dorchester (René-Lévesque), une autre résidence cossue est transformée en 1908 et devient un dispensaire : c'est l'origine de l'hôpital Saint-Luc. La construction de la Bibliothèque Saint-Sulpice (1912-1914) fait disparaître d'autres belles résidences.

Expansion et redéploiement du centre-ville

La naissance d'un nouveau quartier bourgeois dans l'est du faubourg Saint-Laurent contribue aussi à l'expansion du centre-ville et à son redéploiement vers le nord. Avec le temps, les commerces de prestige et les magasins à rayons du Vieux-Montréal se déplacent pour être plus près de leur meilleure clientèle. C'est ainsi que la rue Sainte-Catherine devient la grande artère commerciale de la métropole. Fait exceptionnel, Montréal compte deux bourgeoisies aux cultures et aux quartiers distincts, ce qui entraîne la formation de deux pôles commerciaux, une première dans l'ouest, autour du square Phillips et du magasin Henry Morgan's, la seconde dans l'axe Saint-Hubert / Saint-Denis, près de Dupuis Frères. Au début du 20^e siècle, on y retrouve les grands magasins et les boutiques spécialisées à la fine pointe de la mode et de la modernité. La rue accueille aussi ses premiers gratte-ciel.

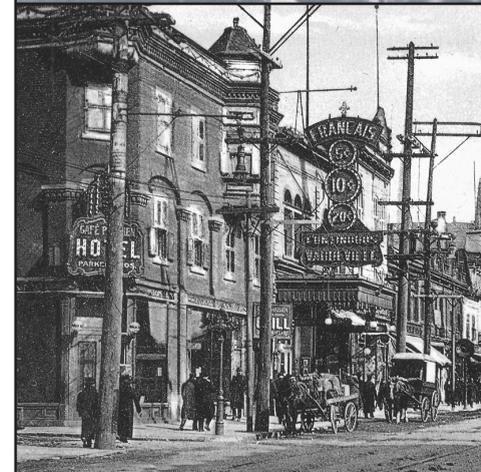
De haut en bas :

Les grands magasins et les commerces spécialisés attirent une clientèle locale et métropolitaine.

Dupuis Frères, Rayon de l'épicerie, vers 1915. Collection Christian Paquin.
Ed. Archambault, Département de musique en feuilles, vers 1909.
Collection Christian Paquin.

Les plaisirs de la rue Sainte-Catherine vers 1910 : vaudeville et cinéma au Théâtre Français, repas et consommation au Grand Café du Parisian Hotel.

Collection Christian Paquin.



En se transformant, Sainte-Catherine prend le relais des rues Saint-Laurent et De Bleury, les principales voies qui propulsent les activités commerciales du Vieux-Montréal vers le nord. L'importance stratégique de la rue Saint-Laurent se manifeste notamment par deux projets d'envergure qui la transforment à cette époque. En 1889, la Ville procède à l'élargissement de l'artère pour lui permettre de jouer pleinement son rôle d'axe de circulation majeur de la métropole. Dans la foulée de ces travaux, de nouveaux immeubles commerciaux apparaissent en bordure de la rue et des projets urbanistiques et culturels ambitieux émergent. L'Association Saint-Jean-Baptiste (aujourd'hui la Société Saint-Jean-Baptiste) y fait construire son nouveau Monument-National (1893). Certains rêvent aussi de doter le quartier d'un boulevard prestigieux reliant cet imposant bâtiment aux infrastructures culturelles du Quartier latin.

Culture et spectacles pour tous

L'intégration au centre-ville signifie l'épanouissement d'une culture urbaine riche et diversifiée dans le quartier. Avec la construction du Monument-National et de la Bibliothèque Saint-Sulpice, la communauté francophone de Montréal dispose de lieux prestigieux pour les représentations théâtrales, les concerts, les conférences publiques. La scène du Théâtre St-Denis accueille des artistes et des musiciens de renom. Mais une nouvelle culture de masse et de nouveaux loisirs urbains s'enracinent aussi dans le quartier. Le Théâtre Royal, le Théâtre Français, le Gayety, le Starland et une foule d'autres salles sont fréquentés par les adeptes du vaudeville et du burlesque, tout comme les amateurs de cinéma. Les cafés, restaurants, *pool rooms*, salles de danse et boîtes de nuit connaissent une grande popularité, surtout auprès des touristes américains qui fuient la Prohibition. Les Églises catholiques et protestantes de Montréal s'inquiètent des effets des spectacles osés, de la consommation d'alcool et des nombreux bordels sur la moralité publique.



Des symboles de la modernité montréalaise : les édifices Unity (à droite), Read, Wilson et Southam. Montreal Standard, 19 avril 1913. Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Une zone industrielle à l'ombre du Vieux-Montréal

Pendant les dernières décennies du 19^e siècle, Montréal connaît les bouleversements économiques et sociaux de la Révolution industrielle. L'industrie tend à se concentrer dans le Vieux-Montréal, le long du canal de Lachine et dans les quartiers de l'est, près du fleuve et des voies ferrées. Mais le faubourg Saint-Laurent est aussi touché. La croissance industrielle y attire de nombreuses entreprises, en quête de nouveaux espaces. Déjà, vers 1890, deux secteurs tendent à se démarquer : l'imprimerie et le vêtement. Il s'agit d'activités déjà bien implantées dans le Vieux-Montréal et qui envahissent progressivement les zones limitrophes.

« *They call saloons taverns out here and have they got good ale. We were at this tavern.* »

Allie, un touriste américain, fait l'éloge de la Oriental Tavern en 1932.

Les entreprises de presse et de l'imprimerie tendent à se concentrer dans le corridor De Bleury / Saint-Alexandre, entre les rues Craig (Saint-Antoine) et Dorchester (René-Lévesque). À l'époque, ce secteur est baptisé *Paper Hill*. Les magnats de la presse anglophone, Southam Press et Herald Printing, s'y installent. Des noyaux secondaires plus modestes apparaissent à l'est de Saint-Laurent, notamment sur Sainte-Catherine, Dorchester (René-Lévesque) et Saint-Denis. C'est là qu'on retrouve l'imposant édifice de six étages où loge le journal *La Patrie*; d'autres immeubles accueillent *Le Samedi*, une publication culturelle hebdomadaire, et des imprimeries, dont celle du Bureau des Œuvres paroissiales de Saint-Jacques.

L'industrie du vêtement, très présente dans le faubourg entre 1890 et 1930, s'implante d'abord sur Saint-Laurent, entre Craig (Saint-Antoine) et De La Gauchetière, avec un noyau secondaire sur De Bleury près de De La Gauchetière. Après la Première Guerre mondiale, le cœur de l'industrie migre vers le nord, au-delà de la rue Sherbrooke. Mais la présence d'ateliers de confection et de fourrure marque toujours le quartier, notamment dans des immeubles de type « loft » sur De Bleury entre Sainte-Catherine et Ontario où de nombreuses petites firmes cohabitent.

La Patrie



En 1908, La Patrie fête l'inauguration de son nouvel immeuble rue Sainte-Catherine.
Collection Christian Paquin.

De gauche à droite :
Le boulevard Saint-Laurent à l'angle de la rue
Craig (Saint-Antoine), vers 1910.
Collection Christian Paquin.

La partie est du quartier. Une vue à vol d'oiseau
prise du Monument-National vers 1905. À l'avant-
plan, l'église luthérienne Saint-Jean.
Collection Christian Paquin.

*« C'est la batisse de la Patrie ou Joseph travaille
il y avait grande fête cette semaine nous avons
visiter tout les départements de tout les étages....
il y avait aussi une orchestre sur le toit ou on se
promenait. »* Angelina Bourgeois écrit à sa cousine du
Massachusetts, mai 1908.

Les entreprises manufacturières qui s'implantent au centre-ville au début du 20^e siècle occupent souvent un nouveau type d'immeuble, le gratte-ciel industriel ou loft, doté d'une structure en béton armé. Entre 1912, date de leur apparition à Montréal, et 1929, presque tous ces nouveaux lofts sont construits à l'intérieur des limites du faubourg. Plusieurs sont l'œuvre d'architectes de renom (tels Ross and MacFarlane et Hutchison, Wood and Miller) et reflètent l'influence stylistique de l'école de Chicago. Les secteurs de l'imprimerie et de la confection sont bien représentés dans les édifices Read (1912), Unity (1913), Southam (1916-1921) et Caron (1923-1924).



Foyer industriel, le quartier connaît aussi une vie ouvrière intense. Les sociétés de secours mutuels, les associations, les syndicats et les organisations politiques radicales y tiennent des rencontres et des assemblées publiques. Plusieurs sociétés établissent aussi leur siège social dans le quartier : l'Union Saint-Joseph, rue Sainte-Catherine, le syndicat des cigariers, rue Hôtel-de-ville, et d'autres syndicats de métier au Temple du travail, rue Saint-Dominique.

Quartier ouvrier, quartier d'immigration

L'intensification des activités industrielles et commerciales favorise l'éclosion d'un quartier ouvrier et immigrant à quelques pas de la très chic rue Saint-Denis. En effet, un ensemble d'éléments y attirent des populations immigrantes qui doivent se loger à bon marché : un stock de bâtiments vieillissants, des résidences transformées en petits logements ou en maisons de chambres. Ils y trouvent un environnement marqué par le bruit et l'achalandage, et doivent composer avec la proximité du port et la faune du Red Light. C'est ici que la population chinoise de Montréal établit petit à petit les bases d'un Chinatown, le long de la rue De La Gauchetière, entre Jeanne-Mance et Saint-Laurent. Entre 1880 et 1920, la Main devient aussi le cœur de la communauté juive de la métropole. Sur le boulevard Saint-Laurent et aux alentours, un dense tissu de synagogues et de commerces, d'associations politiques et culturelles juives s'épanouit. Même le Monument-National devient un haut lieu du théâtre yiddish !

En l'espace de soixante ans, entre la Confédération et l'aube de la Crise, le faubourg Saint-Laurent s'est métamorphosé. Jadis un quartier populaire d'une ville victorienne, il appartient maintenant au centre-ville d'une grande métropole nord-américaine.

AU COEUR DU CENTRE-VILLE, UN QUARTIER SOUS TENSION, 1930-1960

À la fin des années 1920, le faubourg Saint-Laurent est un territoire densément peuplé que fréquentent quotidiennement des milliers de Montréalais, de banlieusards et de touristes. Le quartier est caractérisé par un équilibre fragile entre des occupants et des usages diversifiés, aux intérêts souvent contradictoires voire incompatibles. Ces tensions sont accrues par la Crise et la Deuxième Guerre mondiale. Le retour à la prospérité après 1945 et la forte croissance métropolitaine génèrent de nouvelles pressions qui font naître des visions concurrentes de l'avenir de cette partie du centre-ville de Montréal.

Le quartier au temps de la Crise et de la guerre

La Crise des années 30 est un épisode très douloureux à Montréal. L'économie de la ville est durement touchée. L'activité portuaire, le commerce international, le transport ferroviaire et les fonctions complémentaires s'effondrent. À cause de la proximité du port et de la gare Viger, pôle ferroviaire de l'est de Montréal, les conséquences seront significatives pour les entreprises et les travailleurs du quartier. De plus, les secteurs de la construction et de l'industrie manufacturière sont aussi atteints.

Au plus profond de la Crise, en 1932 et 1933, plus d'un tiers des travailleurs et des travailleuses de Montréal sont sans emploi et doivent dépendre de l'aumône et des secours directs. Plusieurs se retrouvent sans abri et cherchent refuge et repas dans les institutions situées dans le quartier ou à proximité : le Refuge Meurling, rue du Champ-de-Mars, la soupe populaire de l'Asile Nazareth, ainsi que le dépôt des pauvres et l'œuvre de la soupe des Sœurs de la Providence sont très fréquentés. Les squares, les parcs et les rues du quartier sont aussi des lieux d'asile pour les chômeurs et les mendiants.

Partout il y a moins d'heures de travail, des coupures de salaire. La dégradation des conditions de travail suscite le plus souvent la résignation. Mais les ouvriers de l'industrie du vêtement font exception. D'importantes grèves secouent l'industrie, notamment la grande grève des midinettes en 1937 qui marque une percée significative pour le syndicalisme industriel au Québec. Les usines et les ateliers de la confection, toujours très nombreux dans le quartier, sont au cœur de cet important mouvement social.

L'intensité de la crise économique et la misère humaine qu'elle engendre suscitent aussi des réactions au sein de l'élite. On se préoccupe de l'état du logement à Montréal, car on associe taudis, santé publique, moralité et criminalité. Une étude commandée par le Montreal Board of Trade et la Ligue du progrès civique, et réalisée par le sociologue Leonard Marsh de l'Université McGill, montre que 18 000 Montréalais, soit 2 % de sa population, vivent dans des taudis. Selon son diagnostic, ces logements sont à ce point dégradés qu'ils ne peuvent plus être remis dans un état acceptable. On recommande la démolition de 3 000 logements qui occupent une quarantaine d'îlots urbains. Le cœur du faubourg est ciblé : de De Bleury à Sanguinet, entre les rues Ontario et De La Gauchetière; toutefois, aucune action n'est entreprise, faute de ressources.

La pauvreté de la population et la dégradation des conditions de vie pendant la Crise attirent l'attention sur un autre changement en cours. L'ensemble du quartier, et surtout le Quartier latin, est de plus en plus délaissé par les couches les plus fortunées de la population. Après la Première Guerre mondiale, la bourgeoisie francophone accélère son départ vers Outremont. La population juive, concentrée dans le couloir de la Main, migre aussi vers le nord, s'établissant de plus en plus dans le secteur du Mile-End. Les facteurs qui poussent les individus à partir incitent aussi plusieurs grandes institutions éducatives et caritatives à se relocaliser : la recherche de quiétude et d'espaces verts, les contraintes des bâtiments vieillissants incapables de répondre aux besoins d'une clientèle en forte hausse.

Le départ de grandes institutions qui ont marqué la vie du quartier, préparé depuis plusieurs années, s'accélère au début de la Crise. En 1930, les Frères des écoles chrétiennes vendent la propriété de la rue Vitré (Viger) qu'ils occupent depuis près d'un siècle; l'immeuble est démoli en 1934. En 1932, l'École de réforme des Frères de la Charité quitte son emplacement de la rue De Montigny (De Maisonneuve). La même année, l'Institut Nazareth pour les aveugles, rue Sainte-Catherine, déménage sur le flanc sud-ouest du mont Royal. La montagne attire aussi l'Université de Montréal, mais des difficultés financières l'obligent à reporter son départ; elle ne quittera le Quartier latin qu'en 1943. Des problèmes analogues entraînent la fermeture de la Bibliothèque Saint-Sulpice au grand public entre 1931 et 1944. D'autres institutions maintiendront leur

Les Sœurs de la Providence apportent un soutien matériel aux familles pauvres du quartier.

Robert Bruce Bennet, photographe, 1924.
Musée McCord d'histoire canadienne, MP-1992.9.1.96.

Monsieur O. Séguin recorde une raquette de tennis chez « Omer DeSerres Ltd. ».

Conrad Poirier, 2 juin 1939. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Conrad Poirier, P48, S1, P4597.





De gauche à droite :

Le grand magasin Woodhouse & Co. Ltd., rue Sainte-Catherine Ouest à Montréal.
Conrad Poirier, 29 septembre 1946. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Conrad Poirier, P48, S1, P12981.

La rue Sainte-Catherine Est, toujours très animée.
Devant le magasin Henri Henri, août 1946.
Collection Henri Henri Lée.

30

présence pendant les années d'après-guerre, dont l'École des hautes études commerciales (jusqu'en 1970), l'École Polytechnique (1958) et le Montreal General Hospital (1955). Certaines, dont le complexe hospitalier des Sœurs de Miséricorde et l'Hôpital Saint-Luc, bénéficieront d'importants investissements immobiliers durant les années 1930 à 1960.

Le déclenchement de la guerre en 1939 signifie le retour au plein emploi et à la prospérité. Montréal est au cœur de l'économie de guerre et son rôle de plaque tournante des communications en fait un centre de l'activité militaire. Des milliers de marins et de soldats y transitent avant de partir pour le front. Cette nouvelle conjoncture permet à la vie industrielle et commerciale d'acquérir le lustre d'autrefois. Mais sur le plan résidentiel les tendances ne sont pas renversées. Les conditions de logement ne s'améliorent guère; il n'y a pas d'investissements pour renouveler le stock immobilier et une véritable crise se dessine à la fin de la guerre. Ainsi, des vétérans et leurs familles doivent être hébergés provisoirement dans l'ancien hôtel Viger, pourtant fermé par le Canadien Pacifique une quinzaine d'années plus tôt.

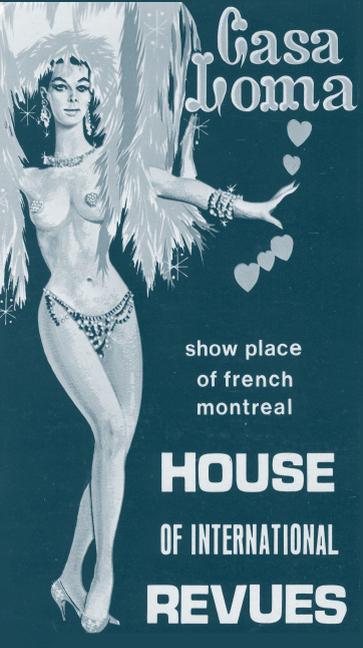
Contre mauvaise fortune, bon cœur : Montréal, ville ouverte

Des années 1920 jusqu'au milieu des années 1950, le faubourg est au cœur d'une vie nocturne exceptionnelle qui fait alors la réputation de Montréal – une réputation qui sera décriée par les uns et longtemps regrettée par d'autres. L'adoption de la prohibition par le gouvernement américain en 1920 donne une forte impulsion à l'éclosion à Montréal d'une culture urbaine permissive où cohabitent la quête d'évasion et de plaisir, la prostitution et le jeu, le spectacle et la créativité artistique. Sans oublier le crime organisé et la corruption policière. Les mesures prohibitionnistes suscitent une migration des capitaux et des promoteurs, des artistes et des comédiens, des criminels et des touristes vers Montréal. Leur présence stimule un épanouissement de la vie nocturne qui survivra à l'abolition de la prohibition en 1933 et auquel participeront les Montréalais eux-mêmes, les touristes et, entre 1939 et 1945, des milliers de militaires en transit dans la ville.

Dans le quartier, c'est l'âge d'or du burlesque et des cabarets. Depuis longtemps déjà, le burlesque et le cinéma y sont bien implantés et vivent en symbiose : projections cinématographiques et numéros de variétés alternent à longueur de journée. Certaines salles sont réputées pour la qualité de leurs troupes et des spectacles de leurs comédiens, danseurs et chanteurs. Le burlesque d'inspiration américaine et de langue anglaise domine : sur la Main, au Starland et au King Edward, notamment, tandis que le Gayety, rue Sainte-Catherine Ouest, s'impose pendant les années 1940 grâce à la présence sur scène de l'effeuilleuse Lili St-Cyr. Les principales salles du burlesque français sont à l'extérieur du quartier, sauf pour un bref interlude entre 1953 et 1955, quand les spectacles de variétés montés par Jean Grimaldi avec de grands artistes québécois comme Olivier Guimond, fils, et Rose Ouellet (La Poutine) attirent des foules au théâtre Radio-Cité (l'ancien Gayety). Mais le burlesque amorce déjà une période de déclin qui conduit à sa disparition.

En revanche, les cabarets montréalais connaissent leurs heures de gloire pendant les années 1950. Les premières boîtes de nuit sont apparues dans le quartier pendant la prohibition américaine. Des établissements comme le Frolics et le Roxy accueillent des clients relativement fortunés, venus consommer un verre, admirer orchestre, danseurs et chanteurs, puis faire un tour sur la piste de danse. Le Bellevue Casino, rue Ontario près de De Bleury, par sa capacité d'accueil et ses prix abordables, contribue à la « popularisation » des cabarets. Comme pour le burlesque, les premières boîtes de nuit attirent surtout un public anglophone. Après la guerre toutefois, des cabarets s'adressent au public francophone en proposant des spectacles de grandes vedettes françaises, tels Charles Aznavour. Les cabarets Au Faisan Doré, le Casa Loma, le Saint-Germain-des-Prés et le Café Saint-Jacques permettent aussi à de nouveaux chanteurs québécois de se faire connaître.

31



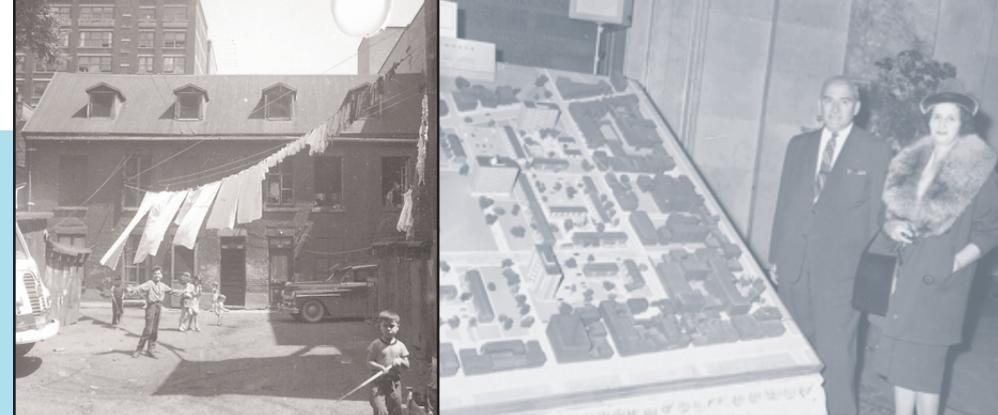
Le Casa Loma est célèbre pour ses spectacles de variété et ses « lignes de filles ». Collection Christian Paquin.

« À Montréal, j'étais la femme fatale que j'avais toujours rêvé d'être. Quand je déambulais rue Sainte-Catherine pour me rendre au théâtre, des attroupements se formaient sur mon passage. Les hommes cessaient toute activité pour me regarder passer. » Lili St-Cyr, *Ma vie de stripteaseuse*, 3^e éd., Outremont, Éditions Quebecor, 2005.

Un ensemble de clubs, de restaurants, de petits cafés et de tavernes gravitent autour de cet univers du spectacle. Et, surtout pendant l'après-guerre, le crime organisé y est aussi très présent et veille à ses intérêts dans la prostitution et le jeu illégal. Le Quartier chinois est alors connu pour ses maisons de jeu, les barbotés sont nombreuses dans le Red Light et les plus importants bookmakers montréalais sont implantés dans le faubourg.

La présence de la pègre provoque des incidents violents et alimente la corruption policière. Elle suscite le déclenchement d'une vaste campagne de moralité publique à la fin des années 1940. Le combat acharné de Pax Plante, appuyé par Jean Drapeau, entraîne la création d'une enquête présidée par le juge François Caron de la Cour supérieure (1950-1954). Son rapport propose une véritable sociographie du monde de la prostitution montréalaise. Il dévoile un milieu hiérarchisé, où cohabitent des bordels pour tous les goûts et tous les portefeuilles. Les nombreux établissements du Red Light sont recensés : par exemple, vers 1950, la rue De Bullion compte 42 bordels et la rue Berger, 28. Les témoignages recueillis dressent un portrait coloré des tenancières, des gérantes, des proxénètes et des prostituées. Le rapport, puis l'élection de Jean Drapeau à la mairie de Montréal en 1954 provoquent une campagne de nettoyage qui transforme le Red Light et la pratique de la prostitution dans la métropole.

L'imaginaire populaire conserve la mémoire de cette vie nocturne osée qui gravite autour du carrefour Saint-Laurent / Sainte-Catherine, mais la réalité culturelle du quartier est plus diversifiée. La scène du Monument-National témoigne autrement de la vivacité de la vie intellectuelle et culturelle de Montréal : théâtre de répertoire et d'avant-garde yiddish; opéras, opérettes et comédies musicales des Variétés lyriques; les Fridolinades puis le Tit-Coq de Gratien Gélinas. C'est également dans le quartier, en 1957, que Gélinas fonde la Comédie-Canadienne qu'il installe l'année suivante dans l'ancien Gayety. Tout près, en 1947, Henri Tranquille ouvre une librairie que fréquentent intellectuels et jeunes artistes d'avant-garde. C'est là, en 1948, qu'a lieu le lancement du Refus global.



Des enfants au jeu dans le secteur du faubourg visé par le plan Dozois. Archives de la Ville de Montréal.

Inauguration officielle des Habitations Jeanne-Mance, le 15 octobre 1959. Rhéal Benny, photographe. Archives de la Ville de Montréal.

Des visions concurrentes de l'avenir du quartier

Entre 1941 et 1961, Montréal et sa région connaissent une croissance fulgurante. Tous les espoirs semblent permis et plusieurs croient que la région métropolitaine atteindra sept millions d'habitants en l'an 2000 ! C'est dans ce contexte que politiciens, urbanistes, hommes d'affaires et réformateurs sociaux élaborent leurs visions de l'avenir de la ville et du faubourg.

Deux nouvelles réalités façonnent l'évolution du centre de Montréal. D'abord, le quartier des affaires se déplace vers le nord et son appétit pour l'espace s'accroît. En même temps, la hausse remarquable de la circulation automobile génère d'autres pressions sur le tissu urbain. Naissent alors des projets de développement et de rénovation urbaine qui privilégient des usages à forte densité au centre et la mise en place d'un réseau élaboré de voies rapides pour permettre une circulation fluide entre le centre et les régions périphériques.

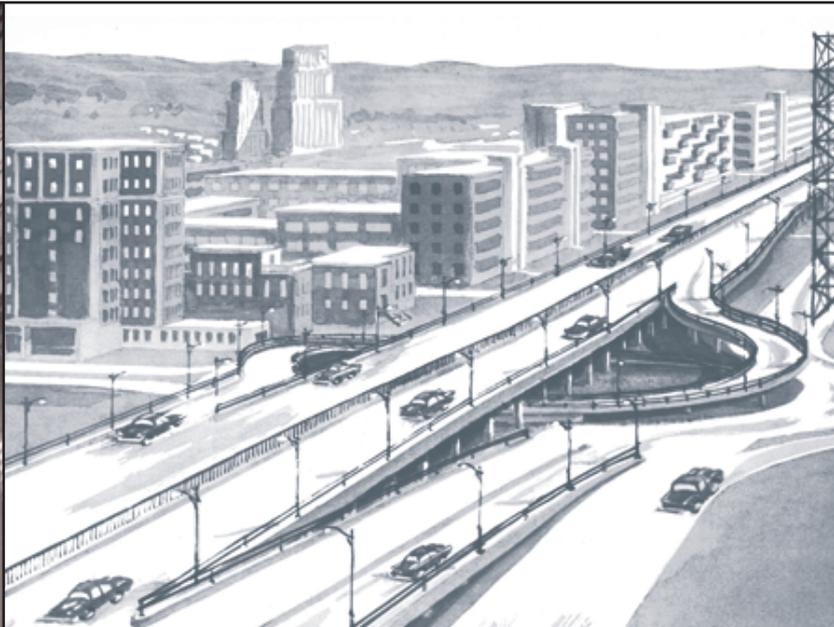
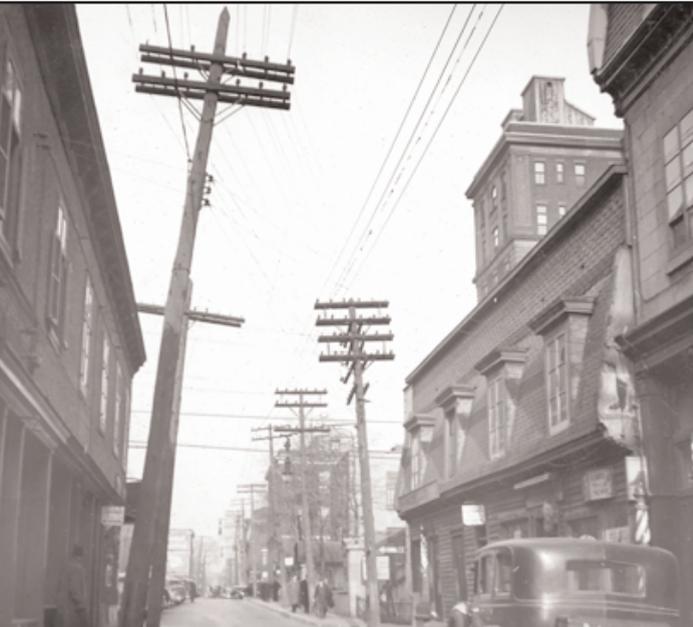
À la fin de la guerre, malgré l'intensité de l'activité commerciale de la rue Sainte-Catherine, le faubourg Saint-Laurent est plutôt à la périphérie du nouveau centre des affaires en émergence. À cet égard, les gratte-ciel du couloir De Bleury / Saint-Alexandre constituent en effet une sorte de frontière. Il y a toutefois une nette volonté politique d'implanter des immeubles d'envergure dans la partie est et francophone du centre-ville. Divers projets voient le jour, stimulés par la disponibilité de grandes propriétés institutionnelles, notamment l'emplacement situé à l'angle nord-ouest des rues Saint-Hubert et De Montigny (De Maisonneuve), de même que par l'état dégradé d'une grande partie des logements à proximité du Red Light. Certains rêvent d'un vaste complexe commercial et centre d'exposition, alors que Jean Drapeau propose une Cité des Ondes qui accueillerait le siège social de Radio-Canada.

À cette vision d'un centre-ville moderne dans l'est, s'opposent cependant la réalité d'un faubourg Saint-Laurent encore fortement résidentiel et une volonté politique réformiste qui préconise la rénovation urbaine

et la construction de logements sociaux. Un ambitieux projet voit le jour au début des années 1950 à la suite du travail d'un comité présidé par Paul Dozois, membre du comité exécutif de la Ville de Montréal. Son rapport, déposé en 1954, recommande la démolition de plus de 1 300 logements situés dans un périmètre borné par les rues Saint-Laurent et Saint-Denis, Ontario et Sainte-Catherine et la construction d'un vaste complexe formé de tours et d'imposants immeubles résidentiels entourés d'espaces verts. Le plan Dozois suscite de vives réactions et une lutte acharnée entre ses promoteurs et son principal opposant, le maire Jean Drapeau. Les défenseurs du projet auront gain de cause : un plan d'aménagement modifié est élaboré en 1957, les expropriations et les démolitions se succèdent, la construction débute à l'automne 1958 et les premières unités sont complétées en octobre 1959.

Baptisé Les Habitations Jeanne-Mance, le complexe occupe huit hectares au nord de la rue Sainte-Catherine, entre les rues Saint-Dominique, Ontario et Sanguinet. Il est formé de quatre tours de 12 étages, 14 édifices à trois étages et neuf rangées de maisons contiguës, pour un total de 796 unités résidentielles. Par leur densité et leur volumétrie, Les Habitations marquent une rupture profonde avec le voisinage. Témoins de leur temps, elles reflètent la volonté des urbanistes et des architectes de l'après-guerre de se libérer des contraintes des îlots urbains et de la trame de rue légués par la ville industrielle du 19^e siècle. Ainsi, à la faveur du projet, rues et ruelles du secteur disparaîtront et un nouvel axe de circulation prend forme, avec l'élargissement de la rue De Montigny (De Maisonneuve).

34



La présence de l'automobile commence à exercer une influence sur Montréal dès les années 1920, mais le nombre restreint de voitures en limite la portée. Néanmoins, pendant les années 1930, des commerces associés à l'automobile s'implantent dans le quartier. Un imposant garage en béton de quatre étages est construit rue De Bleury et le Four Corners Auto Parking occupe un important site rue Vitré (Viger).

La vente de véhicules explose après la guerre. La circulation dans la ville, de même qu'entre ville et banlieue, devient plus problématique et interpelle les urbanistes. Des projets futuristes, voire fantaisistes, sont proposés pour permettre une liaison rapide entre le centre-ville et la périphérie métropolitaine. On propose alors d'aménager une autoroute surélevée dans la zone portuaire pour traverser la ville d'est en ouest, tandis qu'une deuxième voie rapide doublerait l'axe du boulevard Saint-Laurent. Ces projets demeurent lettre morte; seul le boulevard Métropolitain, mis en chantier à la fin des années 1950, sera réalisé.

Les impératifs de la circulation automobile vont malgré tout modifier le faubourg. La Ville de Montréal utilise ses pouvoirs d'expropriation pour prolonger la rue Berri vers le nord dès 1931, sans toutefois porter atteinte au cadre bâti. Les travaux d'élargissement du boulevard Dorchester (René-Lévesque), annoncés en 1948 et complétés en 1954-1955, auront des effets plus dévastateurs. Le projet de faire du boulevard une grande artère prestigieuse connaît un certain succès dans l'ouest, notamment dans le secteur de la Place Ville-Marie, mais dans l'est les retombées économiques sont moindres. En marge de la nouvelle emprise du boulevard, sur les fragments d'anciennes parcelles, des stationnements remplacent souvent les immeubles démolis. Il y a toutefois quelques percées : un nouvel immeuble fédéral à l'angle De Bleury et le nouveau siège social d'Hydro-Québec, premier véritable gratte-ciel moderne du faubourg, inauguré en 1962.

Un projet encore plus ambitieux exprime avec netteté la volonté politique de faire participer le faubourg au nouveau centre-ville du Montréal moderne. C'est en effet la partie nord-ouest du faubourg qui sera retenue, au milieu des années 1950, comme site futur d'un monumental centre culturel. Soutenue avec ardeur par Jean Drapeau, la construction de la Place des Arts exige la création d'un méga-îlot urbain et la disparition de 23 bâtiments institutionnels, commerciaux et résidentiels. La première phase du complexe, la Grande Salle (aujourd'hui Salle Wilfrid-Pelletier), est inaugurée en 1963.

Après des décennies mouvementées, un vent de changement souffle sur le faubourg au tournant des années 1960. L'ère des grands projets s'annonce.

De gauche à droite :

La rue Dorchester, à l'est du boulevard Saint-Laurent, en 1937, avant son élargissement et sa transformation en boulevard. Archives de la Ville de Montréal.

Projet d'une autoroute nord-sud le long du boulevard Saint-Laurent. Perspective aérienne avec le boulevard Dorchester.

Surveyor, Nenniger et Chênevert, ingénieurs / Hanno Compus, illustrateur, mai 1969. Service de la mise en valeur du territoire et du patrimoine, Ville de Montréal.

35

L'ÈRE DES GRANDS PROJETS, 1960-1990

Entre 1960 et 1990, le faubourg Saint-Laurent est en pleine tourmente urbaine. La forte croissance de l'après-guerre, la tertiarisation de l'économie, l'exode vers la banlieue et l'inféodation de la ville à l'automobile font disparaître des lieux, des activités et une vie de quartier qui avaient traversé d'autres époques tumultueuses. Les grands projets se succèdent et reconfigurent l'espace, mais finissent par susciter des réactions sociales et politiques.

« Dans les années 40 et 50, le faubourg Saint-Laurent était un excellent quartier commerçant à cause du transport. Le service d'autobus et de tramways était très important à l'intersection Saint-Denis / Sainte-Catherine. Avoir une quincaillerie comme celle de mon père, Omer DeSerres inc., c'était bien pratique. Tout le monde avait besoin d'une vis, d'une scie ou d'autre chose... Aussi bête que ça peut sembler, la venue du métro a été un problème... le transfert des personnes s'est fait cent pieds sous terre à la station Berri-de Montigny et non sur la rue. » Marc DeSerres, président de Omer DeSerres inc.

Du quartier, faisons table rase

Au début des années 1960, l'automobile commence à peine à transformer l'espace montréalais et métropolitain. Mais déjà les urbanistes sont à la recherche de moyens d'accroître la fluidité de la circulation et de faciliter le « navettage » depuis la banlieue. L'importance stratégique du transport pour l'économie, et surtout la générosité des gouvernements supérieurs, permet à Montréal d'entreprendre des projets caressés depuis longtemps. Dans le faubourg, l'arrivée de l'autoroute Ville-Marie, annoncée en 1964 et réalisée entre 1970 et 1975, a des effets significatifs. Un tunnel traverse la partie ouest du centre-ville pour émerger dans le quartier, ce qui exige l'aménagement de voies de sortie et d'accès. Ces voies provoquent à leur tour des démolitions, le redressement et l'élargissement de certaines rues ainsi que la destruction/reconversion du square Viger. Un véritable *no man's land* sépare désormais le faubourg du Vieux-Montréal.

La construction des premières lignes de métro, entre 1962 et 1966, vise plutôt à améliorer la circulation dans le centre de la ville. Elle renforce aussi le rôle historique de plaque tournante du quartier. En effet, le principal terminus des tramways montréalais est situé sur la rue Craig (Saint-Antoine), à l'extrémité sud du quartier, jusqu'en 1959. Quant au transport interurbain, la Compagnie de Transport Provincial s'installe à l'angle des



De haut en bas :

Vue aérienne du chantier de démolition en vue de la construction du métro et de l'autoroute Ville-Marie.
Armour Landry, photographe, vers 1965. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Armour Landry, P97, S1, P7555.

La Place des Arts fait irruption au cœur du quartier.

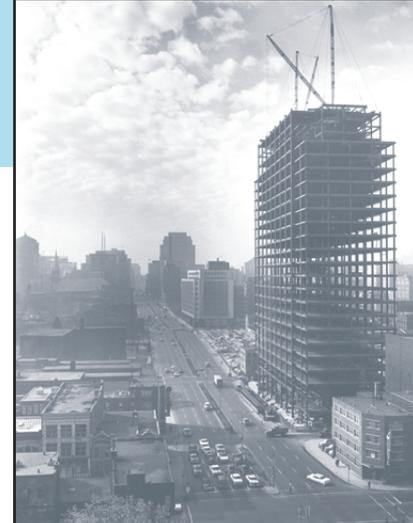
Jean-Yves Létourneau, photographe, 1963. La Presse.

Édifice du siège social d'Hydro-Québec en construction, octobre 1960.

Studio Jac-Guy, photographe. Archives d'Hydro-Québec.

En 1992, le complexe Desjardins est le plus important ensemble immobilier de Montréal.

Son agora offre de belles perspectives sur la Place des Arts.
Archives du complexe Desjardins.



rues Berri et De Montigny (De Maisonneuve) en 1951. Le choix de Berri-de Montigny pour le principal carrefour du métro constitue donc une reconnaissance de la centralité du quartier. Mais, contre toute attente, la venue du métro perturbe les activités commerciales locales, déjà affaiblies par le déclin démographique et la concurrence des centres commerciaux de la banlieue. Même Dupuis Frères ne sera pas épargné; il ferme ses portes en 1978.

D'un grand projet à l'autre : la Révolution tranquille et le faubourg

Les premières initiatives visant à implanter des immeubles significatifs dans la partie est du centre-ville se concrétisent au début des années 1960. L'inauguration en grande pompe du complexe de la Place des Arts et du siège social d'Hydro-Québec suscite d'autres projets ambitieux, certains sans lendemain. Il en est ainsi du projet Quartier français qu'on souhaite implanter dans le Quartier latin et du projet de la Confédération qui aurait reconfiguré le territoire au sud de la Place des Arts. Les décennies 1970 et 1980 verront toutefois apparaître de nouveaux ensembles immobiliers de grande envergure : complexe Desjardins (1976), Place Dupuis (1979), complexe Guy-Favreau (1983) et Palais des congrès (1983). Ces ensembles intègrent le quartier au nouveau centre-ville montréalais, mais ils déstructurent la trame urbaine et créent des méga-îlots où cohabitent commerce, bureaux et services.

Le renforcement du rôle de l'État provincial et l'accélération de la sécularisation de la société bouleversent aussi le paysage institutionnel du quartier. Dans le domaine de l'assistance, des œuvres centenaires, notamment l'Asile de la Providence et l'Hôpital de la Miséricorde, ferment leurs portes pendant les années 1960. Avec la

réforme de l'éducation, l'ère des collèges classiques prend fin. Le Mont Saint-Louis devient le cégep du Vieux-Montréal en 1968; le collège Dawson, premier cégep anglophone, occupe l'ancien immeuble des HEC, square Viger. En 1969, le collège Sainte-Marie s'éclipse pour appuyer la création de l'Université du Québec à Montréal. Le lien intime entre l'université et l'ancien collège jésuite explique sans doute son implantation dans le faubourg, près de la rue De Bleury. Puis, en 1979, l'UQAM se dote d'un nouveau campus rue Saint-Denis. Ce méga-projet entraîne l'expropriation de nombreux commerces de la rue Sainte-Catherine et la disparition d'un important symbole de la vie du quartier, l'église Saint-Jacques, dont seuls le clocher et le transept sud survivent.

En périphérie des nouveaux complexes et des grands axes urbains, les spéculateurs encouragent la dégradation des immeubles, procèdent à des démolitions, transforment les terrains vagues en stationnements. Ainsi, en 1984, dans le secteur situé entre Sainte-Catherine, Dorchester (René-Lévesque), Sanguinet et Saint-Laurent, on dénombre sept grands stationnements pour plus de 800 automobiles. Dans l'ensemble du quartier, les stationnements peuvent alors accueillir au moins 4 300 voitures.

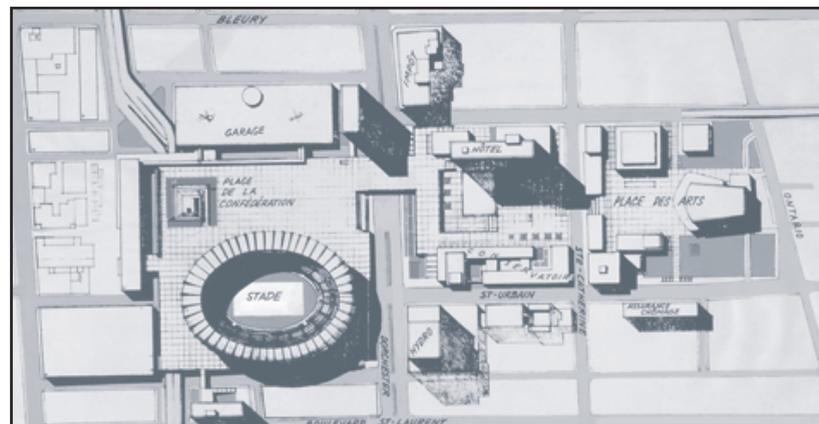
38

Un quartier de moins en moins habité et une vie communautaire anémiée

Le triomphe des grands complexes et des stationnements entraîne un déclin inéluctable de la population du quartier. Aux démolitions nombreuses s'ajoutent une forte dégradation du bâti résidentiel et un retrait des services essentiels. Entre 1961 et 1991, la population connaît une chute de plus de 55 %, passant de 15 000 à 6 800 personnes. On assiste à une importante migration des familles. De plus en plus, le quartier devient un refuge pour les personnes âgées, esseulées et marginalisées. Le Quartier chinois est amputé d'une partie de son territoire et assiégé par des grands projets au début des années 1980. Les Habitations Jeanne-Mance connaissent toutefois une moins forte saignée et leur poids s'accroît, avec près du quart de la population du quartier en 1991.

Pour cette raison, Les Habitations constituent le principal pôle de la vie communautaire locale. Deux organisations y jouent un rôle prépondérant : les Loisirs Saint-Jacques, une

Le projet Place de la Confédération ne verra jamais le jour.
Étude du plan de masses, André Blouin et Jean Gareau, 1960.
Collection Centre canadien d'architecture, Montréal, Fonds André Blouin.



« Le cardinal Léger a voulu faire de la paroisse Saint-Jacques, la paroisse de l'Expo 67 et on a décidé de connecter l'église directement avec le métro Berri-de-Montigny et c'est ce qui est arrivé. Alors tu parlais directement de l'île Sainte-Hélène et tu arrivais dans l'église. On voulait ramener le monde : ce fut un flop monumental. » Pierre Gosselin, gérant de la paroisse Saint-Jacques et de la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes.

association sociale et récréative, et l'Association des locataires des Habitations Jeanne-Mance, fondée en 1974, après des démarches tenaces des résidents eux-mêmes. Mais pour l'ensemble du quartier, équipements et services locaux demeurent insuffisants et font l'objet de revendications infructueuses au début des années 1980.

La reconfiguration du Red Light et l'épanouissement d'une nouvelle vie culturelle

En 1960, la vie nocturne du Red Light est déjà affaiblie par la convergence d'un vigoureux combat pour la moralité publique et des mutations sociales qui transforment les pratiques de divertissement. Le burlesque disparaît et la fréquentation des cabarets est moins assidue. Après la télévision, la popularité croissante du rock et l'arrivée des discothèques sonnent le glas de nombreuses boîtes. En revanche, un monde underground et illicite s'épanouit, encouragé dans les années 1970 par une libéralisation des mœurs et la réglementation des bars : arrivée du topless en 1968 et du nu intégral en 1975. Grâce à l'œuvre de Michel Tremblay, ce monde des clubs de la Main, comme Le Saguenay et le Café Cléopâtre, que fréquentent prostituées, travestis et homosexuels, marque l'imaginaire collectif des Québécois.

Mais la vie culturelle du quartier après 1960 ne se résume pas à ce nouveau Red Light. La Révolution tranquille signifie aussi un renouveau culturel qui permet l'éclosion de milieux intellectuels et artistiques de même que d'un public intéressé à les soutenir. Le quartier devient alors un important espace de créativité et d'expression artistique. Des lieux, dont la Bibliothèque nationale du Québec, la Librairie Tranquille, le Palais du Commerce, le Théâtre St-Denis et la Place des Arts, enrichie par l'ajout du Théâtre Maisonneuve (1967) et du Théâtre Port-Royal (1967, devenu Théâtre Jean-Duceppe en 1991), témoignent de cette vivacité. Plusieurs acteurs y contribuent, dont l'Institut des arts appliqués, le Théâtre du Nouveau Monde, la Compagnie Jean-Duceppe, l'École nationale de théâtre du Canada et l'Orchestre symphonique de Montréal.

39

« Quand je suis revenue en 1965, il n'y avait plus les maisons avec de petites lumières rouges devant les portes. Le maire Drapeau avait fait le ménage dans ça. Mais après ça, on nous a enlevé tous les services : le bureau de poste, les banques, les salons de coiffure, les épiceries. Ça devenait moins intéressant pour les familles. Puis là, malheureusement, qu'est-ce qu'on nous donnait, c'était des boutiques de sexe. » Rolande Prieure, native et résidente du faubourg Saint-Laurent.

D'importantes manifestations culturelles s'y produisent, dont une des plus célèbres, le projet Corridart de la rue Sherbrooke, est censurée par l'administration Drapeau et démantelée clandestinement en juillet 1976. D'autres événements connaissent un destin plus heureux. Une nouvelle ère de festivals s'amorce avec le Festival international de jazz de Montréal (dès 1980) et le Festival Juste pour rire (1982). Montréalais et touristes redécouvrent alors le faubourg.

Une volonté de réappropriation du quartier

À partir du milieu des années 1970, la vision urbanistique dominante est remise en question. Des voix s'élèvent pour défendre le patrimoine montréalais et des projets à échelle plus humaine. La rue Saint-Denis, dans le Quartier latin, offre un exemple précoce de la rénovation et du recyclage d'immeubles résidentiels victoriens à des fins commerciales. En 1981, avec ses restaurants, bars, librairies et galeries d'art, elle est une des rues les plus animées et populaires de Montréal. À la même époque, une prise de conscience patrimoniale permet la sauvegarde de plusieurs immeubles du quartier, leur réhabilitation ou leur reconversion, dont le Monument-National, la manufacture Louis-Ovide-Grothé et le monastère du Bon-Pasteur.

Les autorités politiques découvrent les effets de l'exode vers la banlieue. Pour enrayer le dépeuplement, l'administration Drapeau lance l'Opération 10 000 logements en 1979. Après l'élection du Rassemblement des citoyens de Montréal en 1986, ces initiatives sont intensifiées. Le programme Nouveau Montréal veut redonner vie aux trois anciens faubourgs aux portes du Vieux-Montréal, dont le faubourg Saint-Laurent. De plus, on espère revitaliser et consolider le centre-ville en favorisant un meilleur maillage entre le Vieux-Montréal, centre historique des affaires, et le nouveau centre-ville plus au nord. La crise économique du début des années 1990 ralentit cependant ces initiatives.

Pour le faubourg Saint-Laurent, l'annonce de ces projets promet des investissements substantiels et fait naître de grands espoirs. Mais sera-t-il possible à la fois de revitaliser le centre-ville et de créer un environnement favorable à « l'art de vivre en ville » ?

LE FAUBOURG SAINT-LAURENT AUJOURD'HUI, 1990-2009

Les fêtes du 350^e anniversaire de la fondation de Montréal inaugurent une ère de mise en œuvre de grands projets dont bénéficiera le faubourg Saint-Laurent. Plusieurs de ces réalisations prennent appui sur le riche passé du faubourg, un passé qui a aussi légué un milieu social marqué par diverses formes de marginalité. La cohabitation et la concertation des acteurs soulèvent des défis de taille.

Participer à la consolidation et à la revitalisation du centre-ville montréalais

La volonté de revitaliser les quartiers centraux suscite d'importantes initiatives immobilières et paysagères. De manière plus intensive depuis le début des années 1990, la municipalité encourage et soutient les projets des promoteurs privés. Le plus ambitieux est sans doute le Quartier international de Montréal qui se développe entre 1997 et 2004, dans un quadrilatère au nord-ouest du Vieux-Montréal, misant sur la vocation internationale de la métropole. C'est dans ce cadre que le Palais des congrès est agrandi entre 1999 et 2003.

En revanche, la Ville est le principal artisan de projets d'aménagement de l'espace public. Ainsi, en 1992, elle transforme le quadrilatère situé entre les rues Berri, De Maisonneuve, Saint-Hubert et Sainte-Catherine en une grande place qui prend le nom de place Émilie-Gamelin, en mémoire de la fondatrice de l'Asile de la Providence jadis édifié sur cet emplacement. Plus à l'ouest, on aménage la place de la Paix sur le terrain vague devant le Monument-National, là où se trouvait autrefois le marché Saint-Laurent. Dans le Quartier chinois, la place Sun-Yat-Sen est créée en 2001 et dotée d'un temple-pagode.

Le secteur résidentiel tire aussi profit de divers programmes de soutien municipal. Des édifices sont rénovés et convertis en logements domiciliaires, de nouveaux ensembles de condominiums sont construits sur les terrains laissés à l'abandon. De chaque côté de la rue Sainte-Catherine, des îlots résidentiels anciens ont repris vie, d'autres, tout neufs, accueillent les quelques milliers de nouveaux ménages qui ont choisi de vivre dans le quartier. La population résidente, en décroissance depuis les années cinquante, connaît ainsi une



Avec un aménagement paysager conçu par Melvin Charney, la place Émilie-Gamelin est un espace public très fréquenté.
Dada Diffusion Art Actuel.

Le projet de développement domiciliaire Aquilini, rue Charlotte, un exemple des investissements privés au cœur du faubourg.
Aquilini Investment Group.

remontée significative depuis les années 1990. Les Habitations Jeanne-Mance, complexe de logements sociaux avec grands stationnements et espaces verts, contraste avec la nouvelle densité ambiante. Il constitue en 2009 un espace névralgique dans ce périmètre convoité du centre-ville.

L'État et le développement institutionnel dans le quartier

L'État façonne aussi le faubourg par ses investissements dans les secteurs de l'éducation et de la santé. Dans le Quartier latin, l'UQAM a poursuivi son développement immobilier à un rythme impressionnant entre 1990 et 2005 : la restauration du pavillon Athanase-David et la construction des pavillons Thérèse-Casgrain, des Sciences de la gestion, de l'Éducation, de Design et J.-A.-DeSève, ainsi que le Centre Pierre-Péladeau, le Centre sportif et les Résidences universitaires. En 2009, la structure inachevée de l'Îlot Voyageur, destinée à accueillir l'UQAM, une nouvelle Station centrale et une tour à bureaux, demeure une promesse. Du côté ouest, au nord de la Place des Arts, s'élève le vaste complexe des sciences Pierre-Dansereau, inauguré en 2005.

Toujours à l'initiative de l'État, un projet de Quartier de la santé prend naissance en 2006. Il s'agit d'implanter le Centre hospitalier de l'Université de Montréal sur un vaste emplacement, en y intégrant l'Hôpital Saint-Luc; un pôle technologique doit investir le secteur de l'autoroute Ville-Marie à l'est du Palais des congrès.

Vie culturelle et Quartier des spectacles

Les politiques culturelles de l'État influent aussi sur la vie du quartier. Construite entre 2001 et 2004, la Grande Bibliothèque remplace l'ancien Palais du commerce au coin des rues Berri et De Maisonneuve. Par son succès indéniable de fréquentation, elle perpétue la vocation culturelle du Quartier latin. Une autre composante de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, le Centre d'archives de Montréal, s'implante à proximité, au square Viger.



De haut en bas :
L'agora de la Grande Bibliothèque.
Bernard Fougères, photographe.
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Spectacle en plein air pendant le Festival
international de jazz de Montréal.
Équipe Spectra.

Des résidents du quartier participent au
Forum sur l'itinérance organisé par la Table
de concertation du faubourg Saint-Laurent.
Table de concertation du faubourg Saint-Laurent.

« J'encourage les gens à venir s'installer dans le quartier. Je ne partirai pas d'ici. Quand je vais partir, ça va être les deux pieds en avant. » Rolande Prieure, native et résidente du faubourg Saint-Laurent.

Au cours des vingt dernières années, de nouveaux investissements culturels se sont ajoutés aux nombreux équipements existants, notamment le Musée d'art contemporain (1992), la salle Pierre-Mercure (1992), le Musée Juste pour rire (1993), la restauration et la relance du Monument-National (1993), la Société des Arts Technologiques (1996), la Cinémathèque québécoise (1997) et le Club Soda (2000). En 2009, quelque 30 salles de spectacles ont pignon sur rue dans le faubourg. Cette forte concentration fait naître le projet urbain du Quartier des spectacles. Formulé par l'ADISQ en 2001 et soutenue par la Ville, le projet mobilise les acteurs du milieu réunis au sein d'un Partenariat du Quartier des spectacles. Il s'agit de positionner Montréal comme destination culturelle internationale. Parmi les moyens privilégiés, l'aménagement d'espaces publics autour de la Place des Arts, dont la nouvelle place des Festivals inaugurée en juin 2009. Les nouveaux projets de requalification urbaine de la Société de développement Angus pour le boulevard Saint-Laurent vont également dans ce sens.

La mobilisation locale

Le Partenariat du Quartier des spectacles n'est pas le premier exemple de regroupement d'acteurs locaux pour tenter d'infléchir le développement du faubourg. Déjà en 1993, l'UQAM suscite la création de la Corporation de développement urbain du Faubourg Saint-Laurent, qui réunit des grands propriétaires et des acteurs économiques préoccupés de faire la promotion d'un quartier revitalisé dans ses diverses fonctions, mais reconnu comme le cœur de la cité culturelle de Montréal. Du côté social, la concentration de l'itinérance et d'autres marginalités sur le territoire a aussi amené une mobilisation locale. Les tensions avec le milieu ont nécessité la mise en place de nouveaux mécanismes de concertation pour promouvoir l'harmonie sociale. Ainsi, en 1997, c'est la création de la Table de concertation du faubourg Saint-Laurent, une table de quartier qui réunit habitants, groupes communautaires et autres acteurs du milieu.

Le faubourg Saint-Laurent aujourd'hui

Où se cache l'esprit du faubourg Saint-Laurent ? Certainement quelque part dans les replis de son histoire complexe, dans son patrimoine architectural et institutionnel, dans l'imaginaire collectif et les aspirations identitaires de ses habitants. Aujourd'hui comme hier, ce quartier résiste aux approches purement fonctionnalistes et persiste à demeurer un espace de célébrations et un milieu de vie.

LIEU D'ACCUEIL ET DE RENCONTRE INTERCULTURELLE

Depuis plus de deux siècles, le faubourg Saint-Laurent est un territoire d'accueil et d'établissement pour des natifs des campagnes québécoises et des immigrants venus de loin. Arrivés en voilier ou en paquebot, par train ou par avion, voyageant seul ou en famille, ces hommes et ces femmes sont à la recherche d'un emploi, d'une éducation, d'un avenir. Ils fuient la pauvreté, la discrimination, l'injustice, la guerre, la violence. Ils sont attirés par l'aventure, par l'air de liberté de la ville, par ses promesses de réussite et de richesse.

À chaque époque, de nouveaux immigrants découvrent Montréal au faubourg Saint-Laurent : immigration britannique, allemande, chinoise, juive, italienne, française, grecque, ... de tous les coins du monde. Certains ne font que passer dans le quartier, d'autres s'y implantent de manière plus durable. Leur arrivée transforme à répétition la vie du quartier, alors que chaque groupe cherche à apprivoiser un espace étranger en y recréant des pratiques culturelles et des institutions communautaires. Les passants sur les trottoirs et les flâneurs dans les parcs, les vitrines des commerces et les étals du marché, les sons et les odeurs de la vie quotidienne, les affiches des cinémas et les spectacles des cabarets – chaque période porte à sa façon les traces de la diversité culturelle et religieuse qui habite le quartier.

« Les Italiens sont arrivés dans le quartier avant les années 50. Ils avaient même leur église, Notre-Dame-du-Mont-Carmel, qui a été démolie en partie en 1957, lorsqu'ils ont élargi le boulevard Dorchester. » Robert Petrelli, natif du faubourg Saint-Laurent.

L'attribution du statut de « Lieu historique national du Canada » au boulevard Saint-Laurent constitue une reconnaissance officielle de cette artère que l'imaginaire et la mémoire associent à la pluralité culturelle de Montréal. L'ensemble du faubourg est riche en lieux et en histoires qui témoignent de la présence de communautés immigrantes et de leur apport à la vie urbaine.

UN CARREFOUR DE LA VIE CULTURELLE MONTRÉALAISE

Le faubourg est un lieu de rencontres festives et d'épanouissement d'une culture originale. De grandes fêtes populaires y ont eu lieu au square Viger. Que de parades et de défilés dans ses rues, à l'occasion de célébrations nationales, de manifestations politiques, du jour de l'An chinois ou de l'arrivée du cirque en ville. Ses nombreuses salles de cinéma, ses théâtres burlesques, son Cyclorama, ses musées populaires – tels le Eden Museum – proposent une évasion vers d'autres mondes et accueillent de grands comédiens d'ici et d'ailleurs. Aujourd'hui, ses places publiques attirent des foules lors des grands festivals.

Artistes, dramaturges, musiciens, romanciers et peintres y ont trouvé une source d'inspiration et ont créé des œuvres qui s'enracinent dans la réalité du quartier. Ils établissent leur atelier au faubourg ou y trouvent un espace de liberté et de création. C'est le cas notamment des sculpteurs Robert Roussil et Armand Vaillancourt qui fondent la « Place des Arts », rue De Bleury, en 1953.

Le faubourg est aussi un important lieu de mise en scène de la danse, de la musique et du théâtre. Le Monument-National, le Gésu, le Théâtre du Nouveau Monde, le théâtre Jean-Duceppe, la salle Wilfrid-Pelletier, pour ne nommer que ceux là, accueillent les grandes œuvres du répertoire classique et participent à l'éclosion d'une culture québécoise contemporaine.

Depuis plus d'un siècle, le quartier est un haut lieu de la culture du livre et de l'imprimé, et son influence s'étend bien au-delà du centre-ville montréalais. On y retrouve des entreprises de presse, telles La Patrie, des journaux spécialisés, dont plusieurs au service de communautés immigrantes, des revues populaires et des publications religieuses. La présence de nombreuses librairies, comme la librairie Tranquille à l'époque, alimente les milieux intellectuels, également nourris par les institutions collégiales et universitaires, les centres d'archives et les bibliothèques, notamment la Grande Bibliothèque.

La vie culturelle du faubourg est d'une richesse et d'une diversité exceptionnelles. C'est le reflet d'un quartier du centre-ville fréquenté par tous les groupes sociaux et habité par les principaux groupes ethniques qui ont façonné la société montréalaise.

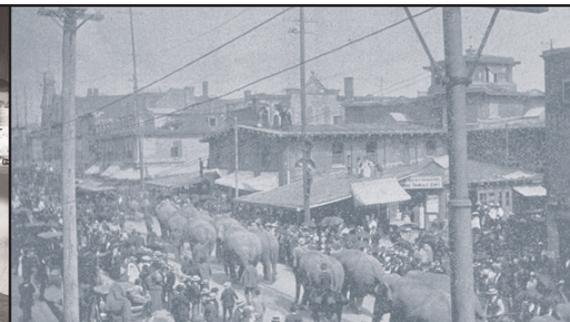
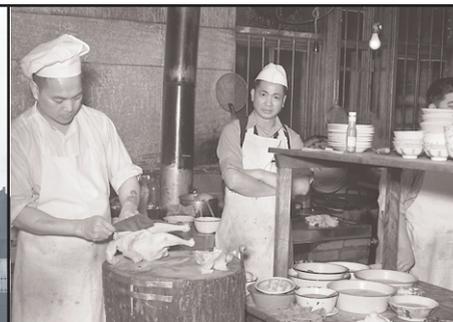
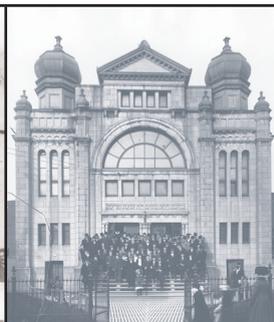
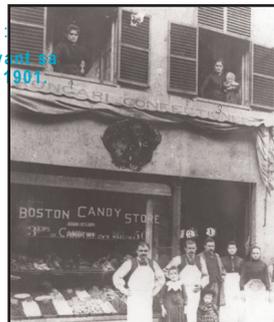
De gauche à droite: cirque Barnum & Bailey. Le défilé passe devant le marché Saint-Laurent le 3 août 1895. Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Fridolinons de Gratien Gélinas au Monument-National. Conrad Poirier, le 7 avril 1945. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Conrad Poirier, P48, S1, P12559. La « Place des Arts » de Robert Roussil et Armand Vaillancourt, 1954. Collection privée.

De gauche à droite :

Angelo Roncari, sa famille et ses employés devant la confiserie de la rue Saint-Laurent, vers 1901. Musée McCord d'histoire canadienne, MP-1983.94.2.

La synagogue Chevra Kadisha, à l'angle des rues Saint-Urbain et Sainte-Catherine, vers 1910. William Notman & Son, photographe. Musée McCord d'histoire canadienne, View-10760.

Cuisiniers dans un restaurant du Quartier chinois. Conrad Poirier, 3 mars 1940. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Conrad Poirier, P48, S1, P5164.



LE FAUBOURG LA NUIT

Dans la culture populaire et l'imaginaire des Montréalais, le faubourg Saint-Laurent, c'est le Red Light. D'autres quartiers montréalais ont certes hébergé la prostitution, le jeu et le crime organisé. Mais ici, dans le centre du faubourg, pendant quasi tout le 20^e siècle, la prostitution a eu pignon sur rue. Les bordels, les petites maisons à la lumière rouge, les filles en tenue légère, s'alignaient sur les rues Charlotte, Berger, Saint-Dominique, De Bullion... L'atmosphère et les mœurs du Red Light s'exprimaient aussi dans les maisons de jeu, les théâtres burlesques aux spectacles osés, les cafés louches et, plus tard, dans les boîtes de striptease et les sex-shops.

« Durant ces années-là, chaque nuit de Montréal était comme une veille du Nouvel An à New York. » Lili St-Cyr, *Ma vie de stripteaseuse*, 3^e éd., Outremont, Éditions Quebecor, 2005.

Le faubourg Saint-Laurent, c'est aussi le cœur du *Nightlife*. Pendant plus de 40 ans, des débuts de la Prohibition américaine jusqu'aux années 1960, le quartier confère à Montréal un statut particulier parmi les grandes villes nord-américaines : une ville ouverte, une cité unique avec ses rues animées, ses grandes boîtes de nuit, ses cabarets et ses théâtres burlesques. Du Frolics au Gayety, du Faisan doré au Café Montmartre, du Casa Loma au Café Saint-Germain-des-Prés : les revues internationales et les artistes de renom sont au rendez-vous. Les nuits de la Main et de la rue Sainte-Catherine attirent les gens du quartier, de l'ensemble de la métropole, voire de l'Amérique tout entière.

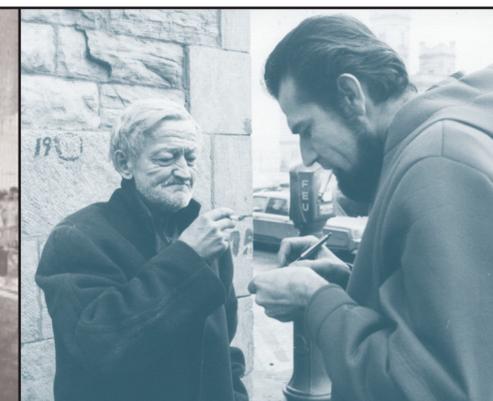
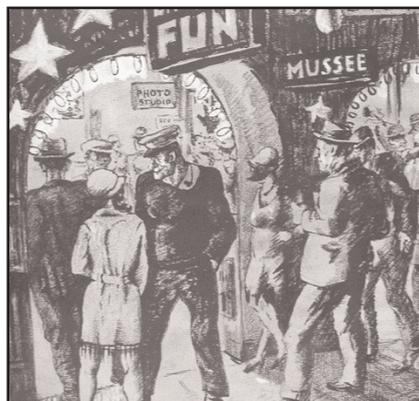
« Quand les clubs fermaient, le monde se ramassait à l'église. À la messe de 6 h le dimanche matin, il y avait du monde en tuxedo, des robes longues et puis les gens dormaient à moitié. »

Mauricette Garélic, résidante de la rue Notre-Dame-de-Lourdes dans les années 1940.

De gauche à droite :

Fun. Le titre résume bien l'esprit de la Main.
Fun, Ernst Newmann, encre, crayon gras sur papier, non daté.
Collection Musée d'art de Joliette, don de Me Claude Laberge.

Une soirée au cabaret Casa Loma à la fin des années 1950.
Écomusée du fier monde.



LIEU D'ENRACINEMENT DES ŒUVRES SOCIALES

Milieu populaire devenu quartier ouvrier, lieu de refuge de personnes marginalisées attirées au centre-ville : à toutes les époques, le faubourg Saint-Laurent a hébergé une population soumise aux dures réalités de la précarité, de la pauvreté, de la maladie, de l'exclusion. Jusqu'au milieu du 20^e siècle, ce sont surtout la famille et la communauté locale qui soutiennent les plus défavorisés. Les organisations paroissiales sont les principaux intervenants auprès de familles éprouvées : celles de Notre-Dame, Saint-Jacques et Saint-Patrick pour les catholiques, les diverses congrégations protestantes et juives pour leurs coreligionnaires.

Le faubourg a aussi été le lieu d'implantation de grandes institutions religieuses d'assistance dont la sphère d'action a rayonné bien au-delà des limites du quartier. Ainsi, au 19^e siècle, les Sœurs de la Providence, les Sœurs de Miséricorde, les Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, les Sœurs grises et les Frères de la Charité y ont tous établi d'importants complexes. L'offre de services est variée : œuvre de la soupe, dépôt des pauvres, orphelinat, hospice pour vieillards, refuge pour les sans abri, salle d'asile servant de garderie, maternité, crèche, école de réforme et de formation industrielle pour les jeunes. Un second pôle institutionnel, destiné aux catholiques anglophones, prend forme à l'ombre de l'église Saint-Patrick. Des institutions juives et protestantes, telles la Women's Christian Temperance Union Sheltering Home et la Saint Michael's Mission, s'implantent aussi dans le faubourg. Au-delà des secours matériels, on se préoccupe de réhabilitation sociale et de réforme morale.

Après 1930, des institutions déménagent, d'autres ferment leurs portes dans la foulée de la Révolution tranquille. En parallèle, l'univers de l'engagement social local est enrichi par de nouvelles approches, où le travail social et l'action communautaire occupent une plus grande place. L'ouverture en 1956 du Centre social du Bon-Conseil Notre-Dame, rue Dorchester (René-Lévesque), tout comme la présence des Petites Sœurs de l'Assomption aux Habitations Jeanne-Mance depuis 1967 et la création de la Maison du Père en 1969, en témoignent.

Aujourd'hui, des dizaines d'organismes communautaires perpétuent cette longue tradition d'engagement auprès des plus défavorisés, principalement les populations marginalisées.

De gauche à droite : **L'Asile de la Providence, située à l'angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Hubert, vers 1890.** Musée McCord d'histoire canadienne, MP-0000.864.1. **Des poupons à la crèche de la Miséricorde, au début du 20^e siècle.** Collection Christian Paquin. **Le père Guy Laforte, fondateur de la Maison du Père, accueille un itinérant.** Maison du Père.

DEUX SIÈCLES D'HISTOIRE DES SOINS DE SANTÉ

Depuis près de deux siècles, le faubourg Saint-Laurent est un témoin exceptionnel de l'évolution de la santé à Montréal. Il occupe une place privilégiée dans l'histoire de la structuration et de la modernisation des institutions hospitalières de la métropole. D'abord lieu de refuge pour les malades indigents, l'hôpital dispense progressivement un éventail plus complet de soins à des patients plus nombreux, de toutes conditions sociales. Les immeubles évoluent aussi et forment de véritables complexes. Dans le quartier, cette histoire s'amorce avec le Montreal General Hospital, premier hôpital anglo-protestant de Montréal (1822-1955). L'Hôpital Saint-Luc, grande institution hospitalière francophone du quartier, connaît des débuts modestes en 1908, avant une période de forte croissance à partir des années 1920. Deux hôpitaux plus spécialisés s'y implantent : l'Hôpital de la Miséricorde (1845-1974) et le University Lying-In Hospital, devenu Montreal Maternity Hospital (1843-1905). Des institutions de soins de longue durée complètent l'armature hospitalière : l'Hôpital chinois de Montréal (1920-1965, avec retour en 1999), l'Hôpital Saint-Charles-Borromée (depuis 1956) et le Centre Jacques-Viger (depuis 1975).

Le faubourg est également un lieu de formation et de recherche médicale, un endroit où des relations étroites se sont tissées entre l'hôpital et l'université. Des médecins du Montreal General fondent la Faculté de médecine de l'Université McGill dès la première moitié du 19^e siècle et l'hôpital s'impose rapidement comme un lieu d'excellence dans l'enseignement, l'expérimentation clinique et l'application des principales avancées de la recherche. Chez les francophones, c'est l'arrivée de l'institution universitaire qui fait du quartier un lieu d'enseignement structuré de la médecine. De 1895 jusqu'aux années 1940, la Faculté de médecine de l'Université de Montréal rayonne à partir du Quartier latin, s'associant aux grands hôpitaux francophones de la métropole.

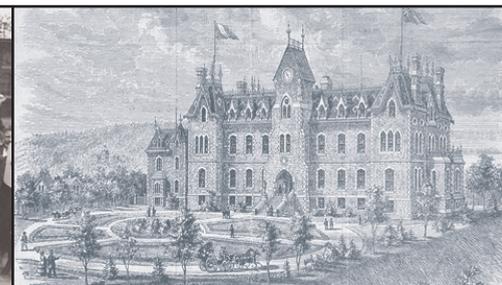
Enfin, la présence dans le faubourg d'une population démunie suscite de nombreuses initiatives de santé publique. Des dispensaires spécialisés, où les médecins se dévouent bénévolement, sont fondés : Institut Bruchési pour tuberculeux, dispensaire de l'Asile Nazareth pour les maladies des yeux, dispensaire Herzl à l'intention des démunis de la communauté juive. Ces cliniques font aussi œuvre d'éducation populaire. Cette mission est également celle du CLSC des Faubourgs, établi sur la rue Sanguinet en 1991; il devient une composante du CSSS Jeanne-Mance en 2004.

En 2005, le gouvernement du Québec décide d'implanter le nouveau Centre hospitalier de l'Université de Montréal au centre-ville. Un autre chapitre de l'histoire de la santé dans le faubourg sera bientôt ouvert.

48



HÔPITAL ST-LUC					
NOM: COTE Mme Marcel		NO: 173978			
ADRESSE: 5106 St-Dominique		DATE D'ADMISSION: le 31 juillet 1954			
		TAUX: 11.00 xx		CHAMBRE NO: 508	
MEMO	DATE	DETAILS	DÉBIT	CRÉDIT	BALANCE DUE
	1 AUG-3-54	CAISSE		* 50.00	* 50.00cr
	2 AUG-3-54	DIVERS	* 1.00		
	3 AUG-3-54	SALLE OP.	* 10.00		
	4 AUG-3-54	PHARMACIE	* 1.25		
	5 AUG-3-54	PHARMACIE	* 0.75		
	6 AUG-3-54	DIVERS	* 1.02		* 35.98cr
	7 AUG11-54	CHAMBRE	* 66.00		
	8 AUG11-54	DIVERS	* 1.42		



LIEU D'EFFERVESCENCE INTELLECTUELLE : DE L'ÉDUCATION POPULAIRE À LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE

Depuis l'arrivée de la succursale montréalaise de l'Université Laval (devenue en 1919 l'Université de Montréal) rue Saint-Denis et la naissance du Quartier latin, le faubourg Saint-Laurent est étroitement lié à l'enseignement supérieur. Cette identité sera réaffirmée et consolidée par la création de l'Université du Québec à Montréal dans le quartier.

L'histoire de l'éducation dans le faubourg est toutefois plus complexe et plus riche. Pendant plus d'un siècle, on y retrouve, certes, des institutions et des programmes qui cherchent à former une élite sociale, anglophone et francophone, masculine et féminine, dans des écoles privées, collèges classiques et couvents. Mais dès l'arrivée en 1840 des Frères des écoles chrétiennes avec leur projet d'enseigner aux enfants du peuple, une volonté de démocratiser l'accès à l'éducation s'exprime et s'enracine dans le quartier. Ce projet social se manifeste d'abord dans l'école Saint-Laurent, puis dans les nombreux établissements de la Commission des écoles catholiques de Montréal. Il anime aussi les cours du soir publics et gratuits longtemps offerts au Monument-National, la promotion de l'éducation féminine par la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et le programme d'éducation populaire de l'Université ouvrière d'Albert Saint-Martin. Lors de la Révolution tranquille, cette valorisation de l'accessibilité conduit à la création de nouvelles institutions, cégeps et Université du Québec, qui ont des antennes dans le quartier.

Le faubourg se démarque aussi par la densité de ses institutions éducatives et par la diversité des formations dispensées. Dès la fin du 19^e siècle, on y propose un enseignement commercial et technique, dans des institutions comme l'Académie commerciale catholique, l'École polytechnique et l'École des Hautes études commerciales. C'est ici aussi que s'implantent des écoles consacrées aux beaux-arts, à la musique, aux arts appliqués et même à l'enseignement ménager. L'innovation pédagogique s'y exprime également, notamment à l'Institut Nazareth pour aveugles, première institution à enseigner le braille en Amérique. L'engagement et la passion des professeurs et des élèves ont fait du faubourg un lieu permanent d'effervescence intellectuelle.

Page de gauche, de gauche à droite : En 1910, au Montreal General Hospital, les patients, peu fortunés, doivent partager une salle commune. William Notman & Son, photographe. Musée McCord d'histoire canadienne, II-181192. Les hôpitaux accueillent de plus en plus de patients payants, notamment pour l'accouchement. Facture de Mme Marcel Côté, Hôpital Saint-Luc, 31 juillet 1954. Collection privée. L'hôpital de l'avenir. Une future chambre du CHUM centre-ville. CHUM.

Page de droite, de gauche à droite : Élèves du collège Sainte-Marie dans la cour de récréation de la rue De Bleury, printemps 1919. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Famille Landry, P155, S1, SS1, D381. L'Académie commerciale catholique de Montréal, rue Sainte-Catherine, inaugurée en 1871. Gravure de John Henry Walker. Musée McCord d'histoire canadienne, M930.50.8.94. Cours de cuisine à l'École ménagère provinciale. Université de Montréal, Division des archives, E00811FP01487.

49

VIVRE AU FAUBOURG

Que signifie habiter le faubourg Saint-Laurent à travers les époques ?

Au 18^e siècle, un artisan déménage rue Saint-Laurent dans une petite maison en bois avec une grande cour pour son établi et un potager. En 1830, le brasseur John Molson affirme sa réussite sociale dans sa magnifique villa, Belmont Hall, à l'angle de Saint-Laurent et Sherbrooke. En 1865, la veuve irlandaise Mary McGruder tient un étal au marché Saint-Laurent et demeure rue Saint-Dominique. En 1871, le marchand importateur Amable Jodoin et son épouse Marie-Hélène font construire une élégante résidence rue De La Gauchetière, à quelques pas du très prestigieux square Viger. Sur des rues voisines, l'habitat est plus modeste : en 1890, les duplex et triplex en brique rouge et les maisons de fond de cour accueillent des familles de cordonniers, de cigariers, de journaliers. Le quartier est entièrement occupé et des groupes aux traits contrastés partagent cet espace, sans vraiment se fréquenter et se connaître.

« Sur la rue Notre-Dame-de-Lourdes, c'était un vrai petit village. Le monde se parlait de porte en porte. Les gens s'assoient sur les perrons, ça placotait, les jeunes se ramassaient là dans les escaliers. » Mauricette Garélic, résidante de la rue Notre-Dame-de-Lourdes dans les années 1940.

Début 20^e siècle, l'adaptation d'immeubles résidentiels anciens pour loger un plus grand nombre, à meilleur marché, s'intensifie. À l'ouest, sur De Bleury et Anderson, d'anciennes maisons en terrasse, jadis occupées par des familles de commerçants et de professionnels, sont subdivisées ou deviennent des maisons de chambre. Après la Première Guerre, la conversion de résidences bourgeoises s'étend davantage à l'est du quartier, modifiant le portrait social des rues Saint-Hubert et Saint-Denis. À cette époque apparaissent aussi les premiers immeubles

à appartement, restés l'exception faite d'une clientèle aisée. Les transformations du cadre bâti sont le reflet de la plus grande homogénéité sociale du quartier, alors que paradoxalement l'immigration renforce la diversité ethnique.

L'espace lui-même en porte les traces : un Quartier chinois et une enclave juive se structurent, à l'ouest du boulevard Saint-Laurent. Avec la crise des années 1930, les pressions sur le bâti augmentent encore et d'anciens espaces commerciaux et industriels, notamment boulevard Saint-Laurent, sont convertis en maisons de chambre. L'ensemble de cet espace résidentiel en mutation est plongé au cœur du centre-ville montréalais, avec ses industries, ses commerces et sa vie nocturne. Quartier ouvrier, quartier immigrant et quartier du Red Light ne font alors plus qu'un.

« Dans mon temps, si on me demandait où j'habitais, je répondais j'habite le Red Light... Les gens avaient peur de venir nous voir... Mais je n'ai jamais eu de problème, c'était un bon quartier pour vivre. » Rolande Prieure, native et résidante du faubourg Saint-Laurent.

Cet univers bascule après 1950. La vocation résidentielle du quartier est remise en question, avant d'être réaffirmée par la construction des Habitations Jeanne-Mance, pour être fragilisée de nouveau par les mégaprojets. Toutefois, depuis 1990, le quartier se repeuple. L'espace résidentiel s'enrichit de nouveaux immeubles et de bâtiments rénovés et recyclés, qui malheureusement répondent peu aux besoins des familles. Le quartier retrouve une certaine mixité sociale, marquée cependant par la création de zones de développement séparées : d'un côté les professionnels et, de l'autre, les personnes à faible revenu.

Aujourd'hui, le faubourg Saint-Laurent renoue avec un long passé résidentiel caractérisé par la diversité de son bâti et de ses habitants, et la multiplicité des façons d'habiter le quartier.

De gauche à droite : **Le square Viger. Lieu de promenade bourgeoise par excellence.** L'Opinion publique, le 18 août 1870. Bibliothèque et Archives nationales du Québec. **Le grand salon de la maison Cherrier, rue De La Gauchetière, en 1918.** Nolman and Son. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Famille Bourassa, P266, S3, SS2, P9. **Les Habitations Jeanne-Mance proposent des équipements et des activités pour les enfants, vers 1960.** Corporation d'Habitations Jeanne-Mance.

De gauche à droite : **Scènes de la vie quotidienne au faubourg, années 1940 et 1950.** Collections privées. **Corvée de nettoyage de la ruelle Saint-Christophe, 2008.** Karine Gagné, photographie. Parcs vivants.



Comité d'encadrement

Joanne Burgess

Professeure, Département d'histoire et directrice du Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal, UQAM

Agnès Connat

Coordonnatrice de la Table de concertation du faubourg Saint-Laurent

Rosario Demers

Président, Table de concertation du faubourg Saint-Laurent

Carmen Fontaine

Agente de développement, Service aux collectivités, UQAM

Historiens en herbe

Annie Chouinard

Annie-Claude Dalcourt

Amélie Gagné

Isabelle Huppé

Georges Lemieux

52

Design graphique : Diane Urbain, *coquelicot design*

Un remerciement spécial à Christian Paquin qui nous a permis de consulter, d'emprunter et de reproduire ses cartes postales.

Les extraits de l'autobiographie de Lili St-Cyr sont reproduits avec l'aimable autorisation des Éditions Quebecor.

Merci aussi à Anne-Marie Zecchinello pour ses relectures attentives.

ISBN : 978-2-923773-01-8

Contributions financières

Service aux collectivités, UQAM

Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal, UQAM

Centraide

Arrondissement de Ville-Marie

Les citations extraites de cartes postales d'époques sont reproduites telles qu'écrites par leur auteur. Les éventuelles fautes d'orthographe ne sont pas corrigées.

Crédits pour les photos de la couverture : Archives de la Ville de Montréal; Équipe Spectra; Frank Béraud photographe; Musée McCord d'histoire canadienne.

Crédits pour les photos des 2 et 3e de couverture : Archives de la Ville de Montréal; Bibliothèque et Archives nationales du Québec; Collection Écomusée du fier monde; Frères des écoles chrétiennes; Henri Henri; Musée McCord d'histoire canadienne.